

Nguyen Quang

Retour au Vietnam

Voyage en Occident

L'autre regard

Retour au Vietnam

Voyage en Occident

Retour au Vietnam¹

Le retour de l'enfant prodigue

À Vinh, après le Têt

« Pour voyager au Vietnam », m'a dit mon cousin Thân, qui fait profession d'écrivain et, à ce titre, ne s'exprime pas comme le commun des mortels, « il faut savoir marier l'art à la science : l'art, c'est de frapper aux bons guichets, la science, c'est de chiader les correspondances. Fais tienne la vieille maxime : "Connais-toi toi-même, connais l'ennemi, et chacun de tes combats sera une victoire." Et si malgré tout ça ne marche pas, eh bien ! dis-toi que tu es au Vietnam, un pays où *tout* peut arriver. » C'est justement ce que je suis en train de me dire, en rade sur la route de Hanoi à Vinh, à peine au quart du chemin, alors que la journée est déjà bien avancée et que le chef de notre "expédition", M^{me} C., se répand en imprécations contre la race des "chauffeurs-bureaucrates" qui, selon elle, devrait être rayée de la surface de la terre. Mais récapitulons.

Après un Têt tristounet et froid passé à Hanoi, je devais me rendre impérativement aux environs de Vinh, à 200 km dans le sud, afin d'assister au *gio* de mon oncle (cérémonie familiale en commémoration d'un mort). Une expédition précédente par le train, quelques années auparavant, douze heures passées debout entassé avec dix compagnons d'infortune dans l'étroit espace séparant deux compartiments, m'avait laissé un souvenir terrifié. Aussi, cette fois-ci, étais-je décidé à mettre en pratique les recettes du cousin Thân. J'avais frappé au bon guichet, à savoir chez M^{me} C., qui devait justement se rendre à Vinh avec sa voiture de fonction : une forte femme, cette M^{me} C., vice-directrice de l'École du Parti et tout ça, et en plus c'était une "tante" à moi, à la mode vietnamienne (*cô, dì, o, mu, thím...* je m'y perds complètement). J'avais chiadé mes correspondances : de Hanoi à Vinh, pause à Vinh chez un *bác* (oncle aîné), puis de Vinh à Huong Son, au village de ma famille, pour le *giô* du *chú* (oncle cadet). Mais j'avais sous-estimé un adversaire redoutable : le représentant des "chauffeurs-bureaucrates".

Rendez-vous était pris pour 5 h 30 du matin. La voiture n'arrive qu'à 10 h 30. Normal. C'est un *command-car*, une sorte de Jeep fabriquée en Roumanie. Il était prévu six passagers. Nous nous retrouvons à douze, entassés pêle-mêle avec un énorme fût d'essence de 200 litres qui mange la moitié de notre espace vital, deux sacs de riz, une bicyclette attachée au pare-chocs arrière, trois paniers par ci, quatre corbeilles par là... Normal. Je me retrouve "assis" sur le bout du bout d'une banquette, coincé contre le fût d'essence, les jambes pendant à l'extérieur à travers le cadre de la bicyclette. Si je pouvais à la fois me tourner à droite (pour éviter le fût) et à gauche (pour mes jambes), ce serait parfait. Normal. Mon vis-à-vis, qui partage avec moi le privilège de passer les jambes à l'extérieur, est un étudiant en chimie, et aussi l'heureux propriétaire de la bicyclette. « Propriétaire, oui, me dit-il, mais à chaque fois que mon vélo crie bobo, c'est moi qui crie à mes parents : "Au secours !" Chimiste ou pas, l'entretien d'une bicyclette est au-dessus de mes moyens. » Justement, il se rend à Vinh pour passer quelques jours dans sa famille, à l'occasion du Têt comme pratiquement tous les passagers de la Jeep, à commencer par moi-même.

Donc, la journée est déjà bien avancée et nous ne sommes qu'à une cinquantaine de kilomètres de Hanoi quand le pneu arrière gauche rend l'âme. Le chauffeur a une réaction surprenante. Il range la voiture sur le bord de la route, s'assied à croupetons à côté du pneu incriminé... et regarde passer les oiseaux.

Au bout d'un certain temps, quelqu'un suggère quand même :

¹ Articles parus dans Doan Ket (avril – juin 1985)

« Et si l'on sortait la roue de secours ?

— Je n'en ai pas », répond le chauffeur. Ah ! Voilà qui change les données du problème. Après conciliabule, il est décidé qu'on va détacher la précieuse bicyclette, pédaler avec le pneu crevé jusqu'au village le plus proche, le faire réparer, revenir en pédalant. Le chimiste est tout fier. Pas pour longtemps.

« Je n'ai pas de cric », dit le chauffeur. C'est là que M^{me} C. éclate. Il faut dire qu'au pays, les chauffeurs ont une réputation terrible. Ils n'ont de compte à rendre qu'à leur voiture, pour ainsi dire. L'utilisateur de la voiture, si haut placé soit-il, a intérêt à être bien avec son chauffeur (comme en France on a intérêt à être bien avec son concierge), sinon, inexplicablement, la machine tombe en panne, les embouteillages se multiplient, etc., tous phénomènes que la sagesse populaire a intégrés dans une formule profonde : « Les autos ne marchent pas à l'essence, mais au riz sucré et au vin (*xôi ruou*). » Quoi qu'il en soit, nous voilà bel et bien en panne. Nous essayons de héler quelques cars, qui passent en nous ignorant superbement. « La solidarité n'est plus ce qu'elle était », grommelle M^{me} C. (ou quelque chose dans le genre). Le Bon Samaritain finit quand même par se manifester : c'est le chauffeur d'un autre *command-car* (confrérie oblige) qui nous prête et une roue, et un cric. Au village le plus proche, le réparateur de vélos, qui est également le cafetier du coin, non content de réparer la chambre avec des rustines, redonne également un coup de neuf à la carcasse du pneu en recousant les endroits suspects avec du fil et une aiguille. Puis il regonfle le tout avec une pompe à vélo (une grande pompe, mais c'est quand même une pompe à vélo).

Notre voyage se poursuit dans les cahots. Des sardines dans une boîte à conserve sont aussi entassées que nous, mais certainement moins secouées. Mon voisin immédiat verdit dans son mouchoir. Mon vis-à-vis, le chimiste, se penche au dehors pour vomir tripes et boyaux. Quant à moi, je ne compte plus mes crampes. C'est bien le voyage le plus terrible que j'aie jamais fait. J'ai une bonne raison pour aller à Vinh mais, à ce que je sais, pour les autres passagers, il s'agit simplement de rentrer pour quelques jours dans leur village. Que de temps perdu, que d'efforts consentis, que de peine endurée pour ces quelques jours de vacances ! En toutes saisons et en tout point du globe, on ne peut que s'étonner de cet élan irréprensible qui pousse le Vietnamien vers son petit coin de terre ancestrale². Moi-même, le *Viêt kiêu* plus ou moins occidentalisé, je le ressens, même affaibli. N'est-ce pas là une des composantes essentielles de l'âme vietnamienne et partant, de l'Histoire vietnamienne ? Autant de spéculations philosophiques qui m'aident à oublier le froid, les cahots, les courbatures, comme nous progressons cahin-caha vers Vinh dans le soir qui descend.

Il est neuf heures du soir et nous sommes enfin à Vinh. L'électricité est coupée, ce qui accentue encore la désolation d'une nuit d'hiver chargée de nuages. Mon oncle aîné habite à la périphérie de la ville, dans un coin qui est déjà la campagne. De nuit, il n'est guère recommandé de s'y rendre en voiture, sous peine de se retrouver dans un champ ou dans un étang. Aussi y allons-nous à pied, M^{me} C. et moi. Randonnée surréaliste, dans la vague phosphorescence du ciel et des eaux, dans le crissement du silence rompu seulement par les hurlements des chiens qui se déchaînent sur notre passage. De temps à autre, ombres surgissant de l'ombre, des cyclistes nous croisent ou nous dépassent. Ils pédalent absolument sans aucune lumière — seuls les trahissent, quand ils approchent, le chuintement des pneus sur le gravier ou le murmure étouffé d'une conversation. Comme je m'étonne de cette circulation dans l'ombre (je suis déjà rentré dans un énorme tas de détritiques et un nombre indéterminé de choses innommables), M^{me} C. me dit : « Bah ! Quand deux tortues s'embrassent, on ne peut pas parler d'accident. » Réflexion pertinente.

Après ce qui me semble mille tours et détours à travers la campagne, M^{me} C. me prévient, à des signes connus d'elle seule, que nous approchons du but. Au croisement des grenouilles, au friselis du vent, je devine à ma gauche un étang ; à ma droite, une haie de bambous qui laisse filtrer quelques lucioles rouges — les flammèches des lampes à pétrole qu'on a allumées dans toute la maison pour nous guider. À la porte du jardin, ma cousine *Nhân* nous accueille avec un soulagement visible. Manifestement, tout le monde voyait déjà le précieux neveu perdu corps et biens au fin fond de la province. *Nhân* avait même accroché son hamac à l'entrée pour nous attendre.

² Le mot *quê* désigne en effet, non pas la "terre natale" (le lieu de naissance), mais la "terre ancestrale" (le lieu de naissance du père).

Ah ! ma cousine Nhân... C'est, comme qui dirait, ma cousine préférée. Selon les canons de la beauté vietnamienne :

*[Nhân] xem trang trong khác voi,
Khuon trang day dan net ngai no nang.
Hoa cuoi ngọc thot doan trang,
May thua nuoc toc tuyet nhuong mau da.*

Elle étudie les langues étrangères à Hanoi, et les allées de l'université sont jonchées des espoirs déçus de ses soupirants — dont le chimiste à la bicyclette de ce matin. Son prochain départ (ce sont ses dernières vacances à Vinh) pour la lointaine Minsk laissera plus d'un éclopé du cœur.

Ma cousine de Huong Son

Après être passé, comme un relais dans une course, des mains de M^{me} C. à celles de ma cousine Nhân, je dois me rendre ce matin à Huong Son. Ce n'est qu'à trente kilomètres d'ici, mais vu les difficultés de transport, ce pourrait être à trente années-lumière. Il faut prendre un car jusqu'à un bac, puis de là pédaler (ou patauger, s'il pleut) jusqu'au village. Le plus difficile est encore de prendre le car, les billets étant comme d'habitude introuvables. Vu mes épreuves de la veille, on me laisse royalement dormir jusqu'à sept heures. À huit heures, je me rends en bicyclette avec Nhân à la gare routière de Vinh pour prendre le second car de la journée. Le premier est parti "à cinq heures", celui-ci doit partir "à neuf heures". Les horaires sont entre guillemets et au conditionnel parce que, selon l'habitude vietnamienne, les cars ne démarrent qu'après avoir fait le plein absolu de voyageurs. « Pour rentabiliser l'essence au maximum », me dit Nhân. Argument qui paraît raisonnable au premier abord, mais qui ne résiste pas à l'examen : en effet, puisque la demande de places dépasse largement l'offre (surtout aux alentours du Têt, où la bougeotte des Vietnamiens devient une frénésie), les cars ont la *certitude* d'être remplis ; il suffirait qu'ils partent à l'heure fixée pour qu'après une ou deux fois, les voyageurs apprennent à ne pas arriver en retard. Enfin...

Comme d'autres passagers matinaux, nous montons dans notre car, Nhân et moi, pour "l'aider à se remplir". Autour de nous, c'est une véritable corrida, sur une grande place entourée d'un mur bas, avec une cinquantaine de cars parkés, d'autres qui manœuvrent, entrent et sortent, klaxonnant au milieu d'une foule braillarde et indisciplinée. L'existence de la gare routière, jointe à celle de la gare tout court, montre que Vinh est vraiment un nœud vital dans la circulation du Vietnam, point de distribution indispensable dans la partie étranglée du pays, ce goulot central où se croisent et se bousculent les flots de véhicules et de voyageurs déversés par les entonnoirs opposés du Nord et du Sud. C'est à son titre de nœud routier et ferroviaire d'ailleurs que la ville de Vinh doit l'"honneur" d'avoir été, pendant la guerre, rasée et re-rasée quatre fois de suite par les bombardiers de l'US Air Force.

Pour passer le temps, nous lions conversation avec les autres passagers. Nhân semble connaître pas mal de monde dans le coin. Rien de plus naturel, m'explique-t-elle, car elle a passé son enfance à traîner dans les parages après que sa famille — la mienne — eut été chassée de Huong Son par les excès de la réforme agraire. La "terreur rouge" de 1956... Les gens d'ici en parlent encore avec des trémolos dans la voix. Sur cette terre du Nghê Tinh, deux provinces jumelées dans la pauvreté, berceau de toutes les jacqueries et de toutes les révolutions, la roue de l'Histoire, quand elle est passée, a tout écrasé sur son passage. Sur les décombres de l'Ancien Monde, un nouvel ordre des choses est né, enfanté dans le tumulte et les convulsions. C'était le temps des tribunaux populaires et de l'ultramaoïsme. Les prisons étaient peuplées essentiellement de ci-devant *dia chu* (propriétaires fonciers)... et de cadres du Parti, envoyés par Hanoi mais jugés "révisionnistes" par les comités locaux.

« Dans notre famille, m'explique Nhân, il y avait des gens des deux bords, *dia chu* et cadres du Parti [comme dans toutes les familles, finalement], mais tous se sont retrouvés dans le même sac. Avec ton père à Saigon [parti faire des études, il s'était retrouvé coincé dans le Sud], mon propre père à Hanoi, ma mère en prison, nos grands-parents décédés, nous nous sommes retrouvés, nous les enfants, livrés à nous-mêmes. Thân [le futur écrivain, eh oui !], l'aîné de la famille, en était devenu le chef théorique, mais c'est ma sœur aînée, chi Hoa, qui "tenait la baraque". Elle faisait toutes sortes de commerces. Je me souviens — essentiellement à cause de la bonne odeur et de la chaleur du feu — que l'hiver nous fabriquions et vendions des nougats aux cacahuètes. Je traînais autour de la gare routière,

avec sur les épaules un embryon de chandail qui croissait par à-coups, au fur et à mesure que chi Hoa trouvait l'argent pour acheter de la laine et le temps pour la tricoter... Ah, chi Hoa ! Je "m'aplatissais d'admiration" (*phuc sát dât*) quand je pense à elle. Après la réforme agraire, elle a écrit un poème, intitulé *Deux moissons* : la première moisson, c'est celle qu'elle suivait en spectatrice, assise à l'ombre des arbres avec une domestique qui l'éventait et lui servait des rafraîchissements ; la seconde, c'est quand elle-même se retrouvait dans la rizière, dos courbé sous le soleil, mains écorchées par le paddy, luttant pour sa survie... Quelle chute, tu ne trouves pas ? Nous habitons des maisons de briques à toits de tuiles, les paysans dans des paillottes percées. Nous couchions sur des lits en bois de teck, ils s'enroulaient, selon leur propre expression, dans une demi-natte de paille pour l'hiver. Nous vivions entre nous, passant d'une maison à l'autre en passant d'un jardin à l'autre, nous leur laissions les sentiers pour patauger et les rizières pour labourer. Et si nous nous mêlions parfois à eux, c'était les soirs de grande crue, quand nous allions nous promener en barque au clair de lune, au-dessus des champs inondés, pendant qu'ils déménageaient leurs maigres affaires sur les toits de leurs chaumières... Mais ce monde-là n'est plus, Huong Son la belle³ n'est plus, les maisons ont été démolies, les vergers abattus, et notre famille a dégringolé de son piédestal. »

À l'entendre parler avec cette fièvre dans la voix et le regard, je dois faire une drôle d'expression, car elle me dit en riant : « Ne fais pas cette tête-là, je suis une "fille moderne", je connais le sens de l'Histoire et de la Justice, même si parfois je me laisse aller à évoquer la douceur de vivre d'un monde condamné. Je sais même ce que tu as en ce moment dans la petite tête d'Occidental : tu me compares à Scarlett O'Hara pleurant sur les beautés perdues de Tara. Hein ? Avoue-le ! Eh bien, je l'ai là, ton livre (incroyable mais vrai, elle me montre dans son bagage à main un exemplaire défraîchi d'*Autant en emporte le vent*), je l'emporte chaque fois que je vais à Huong Son. J'estime que nous nous sommes mieux débrouillés que Scarlett : nous nous sommes débarrassés de Tara. » Elle est terrible, ma cousine de Huong Son.

Il est presque midi, et le car ne part toujours pas. Les passagers déjà installés sont véritablement prisonniers du véhicule, n'osant pas bouger sous le coup d'une triple menace : donner l'impression que le car n'est pas assez rempli ; perdre leur place ; perdre leurs bagages. Alors ils restent là sagement, bougons mais assis. Heureusement qu'on est en hiver. Qu'est-ce que ce serait sous le soleil, en plein été ! Le chauffeur brillant par son absence, les mauvaises langues se déchaînent contre lui :

« Il doit être en train de cuver son vin quelque part.

— Il n'a qu'à démarrer, on recueillera certainement des passagers sur la route.

— De toute façon, même si le car est plein, il prendra des passagers en chemin, ça lui arrondira ses fins de mois.

— Il est peut-être en train d'écouler au marché noir les billets du prochain voyage.

— Et si l'on se cotisait pour acheter les billets restants ? Le car sera bien obligé de partir, plein ou pas plein. »

Cette dernière suggestion tombe à plat. Quelqu'un qui a déjà fait le voyage le mois dernier signale que le car partira quand le nombre de passagers atteindra quarante.

« Mais nous sommes déjà quarante ! Que quelqu'un aille voir au guichet ! »

Un *bô dôi* plus courageux que les autres se dévoue. Il revient anéanti :

« "On" m'a dit que le nouveau quorum est de cinquante passagers ! Camarades, si nous y allions tous en délégation, cela "les" obligerait peut-être à faire partir le car. » Personne ne bouge. Écœuré, le *bô dôi* lâche : « Puisque c'est comme ça, j'abandonne. Je vais essayer de me faire rembourser mon billet. »

Aussitôt c'est le tollé. La foule s'écrie, unanime :

« Ah, non ! Restez là, on a déjà assez de mal à faire le nombre, alors pas de désertion, hein ! »

Finalement, il est presque une heure et nous sommes presque cinquante quand le chauffeur s'amène, hilare. Il a bien mangé et bien bu, et nous avons le ventre creux.

« Allez, les enfants ! On embarque les bicyclettes ! »

³ *Huong Son* signifie littéralement « Montagne parfumée ».

Là, ça devient sérieux. Si l'on embarque les bicyclettes, le départ est assuré. On attache les précieux vélocipèdes (dont les deux nôtres) sur le toit du car. Tout le monde se cale, comme pour le décollage d'un avion. C'est parti !

Nous prenons la grande avenue rectiligne qui traverse tout Vinh. La ville autrefois rasée a été entièrement reconstruite suivant un schéma moderne, quadrillage de rues se coupant à angle droit. Disons reconstruite à moitié, car des immeubles neufs voisinent encore avec des chantiers qui, curieusement, ont l'air abandonnés. Personne n'y travaille. Les fondations recueillent l'eau de pluie, et les murs de briques à moitié montés se couvrent d'une épaisse mousse noire. Comme je m'en étonne auprès de Nhân : « Manque de ciment, de briques, d'argent, me dit-elle. Et puis, si l'on entrepose des matériaux sur les chantiers, ils — euh — disparaissent, alors... »

À la sortie de la ville, un pont flottant — visiblement une construction militaire, du provisoire qui dure — traverse la rivière, d'une largeur considérable si près de son embouchure. C'est le port de Bênthuy, qui rassemble toutes les industries de Vinh.

« Tout le monde descend et traverse à pied ! » crie le conducteur. Nhân refuse farouchement : « Je connais le coup, me dit-elle. Il y a des petits malins qui se mettent à l'entrée du pont, ils n'attendent qu'une chose, c'est que tu descendes pour monter squatter ta place. » Plus accommodant qu'elle, je m'exécute et traverse le pont en marchant à côté du car, dont les pneus font résonner la ferraille des flotteurs.

Après Bênthuy, la route joue à cache-cache avec la rivière qui arrose les deux provinces du Nghê Tinh : c'est le Sông Ca, qui devient le Sông Lam en passant d'une province à l'autre, si bien, m'a dit Nhân, qu'à un endroit précis on peut se baigner à la fois dans l'eau de deux fleuves. En s'éloignant de Vinh, on a l'impression de pénétrer de plain-pied dans une peinture sur soie, une peinture qui unirait idéalement les quatre composantes du paysage vietnamien : la rizière, la montagne, l'eau, le ciel. Rien n'y manque, ni le petit gardien de buffles au pas sur le sommet d'une digue, ni les jonques ventruées aux voiles violettes, nervurées comme des feuilles, ni l'envol des hérons, comme une bourrasque blanche jetée vers le bleu lointain des montagnes. Au bout d'un moment, à la lisière des nuages et de l'eau, perdu entre deux mondes incertains, on ne sait plus vers quel infini l'on a envie de voguer : la laque chatoyante du ciel, le frémissement de la rivière, ou le damier des rizières — un damier dont chaque case déclinerait une nuance du vert.

Le car nous lâche, Nhân, nos bicyclettes et moi, à l'embarcadère d'un bac. Huong Son se trouve sur l'autre rive. En fait de bac, ce sont deux jonques qui font alternativement la traversée. Chaque passeur propulse sa barque et ses passagers en poussant de toutes ses forces sur une longue gaffe prenant appui sur le fond de la rivière. Sur fond de montagne et d'eau, il ne manque pas d'allure, ce grand élan diagonal qui, à chaque poussée, semble vouloir propulser l'homme au bout de sa perche à l'assaut du ciel.

Tout en avançant, notre passeur nous donne les nouvelles du jour. Aujourd'hui, il n'est question que de « la Française ». Depuis un bout de chemin déjà, je n'entends parler que d'elle : c'est la femme d'un vieil ONS⁴ (en vietnamien, *lính tho*, c'est-à-dire soldat ouvrier) qui a tenu absolument à visiter le village natal de son mari. Elle vit à Huong Son depuis près d'un mois, partageant bravement l'existence des paysans, couchant à la dure et pataugeant dans la boue. Aujourd'hui, c'est justement le jour de son départ. Depuis ce matin, elle et son mari attendent la voiture du Bureau du Tourisme qui était censée venir les chercher. Normal. Le batelier nous indique une cahute sur la rive, assiégée par une armée de gosses curieux : « Tenez, ils se reposent là-bas en attendant... Quand même, il lui en a fallu, du courage ! Elle a dit à son mari : Je savais que vous étiez pauvres, mais pas à ce point ! » Holà, oh ! Il en rajoute, notre passeur.

Du débarcadère au village proprement dit, il y a encore quelques kilomètres par un sentier où nous nous engageons bravement à bicyclette. « Quelle chance qu'il fasse beau ! se réjouit Nhân. Par temps de pluie, c'est absolument impraticable. »

Paradoxalement, je passe totalement inaperçu parmi les « indigènes », jusqu'à ce que j'ouvre la bouche, bien entendu, car alors mon accent me trahit. Alors que Nhân, avec son chemisier multicolore

⁴ Les ONS sont des ouvriers non spécialisés, recrutés plus ou moins de force par les Français lors des deux dernières guerres mondiales.

et ses cheveux courts (la dernière mode à Hanoi) attire partout l'attention, suscitant sur son sillage les sifflets et les appels insolents des garçons.

« Ça en fait deux, de "Françaises", aujourd'hui », dis-je pour la taquiner.

Les cathédrales de Brooklyn

Nous arrivons enfin chez *cô* Luc (*cô* = tante cadette). C'est au bord d'un ancien arroyo, maintenant transformé en rizière. Sur la berge, de petites maisons se blottissent dans leur verger, derrière des haies impénétrables. Quand le vent secoue les bosquets de bambous, en fermant les yeux, on croirait entendre des navires hissant les voiles vers le grand large.

Curieusement, *cô* Luc, qui n'a jamais quitté *Huong Son*, est passée sans dommage aucun à travers toutes les tourmentes de la réforme agraire. Sa maison est même la seule de la famille qui soit restée pratiquement en l'état car, m'explique *Nhân*, elle l'a reçue en héritage avec le verger, mais sans les champs (de l'avantage d'être cadette), ce qui lui a permis d'échapper à l'étiquette de "propriétaire foncier" et du même coup aux excès de la réforme. Encore maintenant, avec son élégant toit de tuiles relevé aux quatre coins, ses piliers ronds en teck massif, l'enceinte de briques qui surélève et protège ses fondations, la petite maison garde un cachet splendide, qui donne une idée de ce que devaient être les demeures des riches d'autrefois. Pour moi en tout cas, qui depuis des semaines patauge dans la froidure et le crachin de Hanoi, il s'agit d'une halte bienvenue.

« Fatigué, moi ? Jamais ! » C'est pour avoir fait à *cô* Luc cette réponse pleine de panache que me voici en train de traîner les pieds derrière elle, avec *Nhân*, à travers tout le village de *Huong Son*. Mais au fond je ne suis pas mécontent, car nous sommes par une de ces journées transparentes où la limpidité de l'air, la profondeur du ciel, le frémissement du vent, jusqu'à la qualité de la lumière, tout concourt à créer, au plus profond de nous-mêmes, comme une impression de miracle.

Tout en marchant, *cô* Luc n'arrête pas de louer ma bonne fortune météorologique :

« D'habitude il pleut en cette saison. Il faut alors voir la boue, la gadoue... On enfonce jusqu'aux mollets et l'on perd ses sandales. Dans certains villages très riches, comme *Ninh Binh*, plus au nord, les sentiers étaient pavés de briques, résultat d'une vieille coutume qui voulait qu'à chaque mariage, le nouvel époux fit don à la communauté de la quantité de briques nécessaire pour couvrir le chemin de sa demeure à celle de sa femme. »

Nous marchons, *Nhân* et moi, dans les allées ocellées de soleil, et *cô* Luc nous guide, mais c'est à travers les méandres de sa mémoire. Le moindre sentier, le moindre bosquet, le moindre champ lui parlent chacun son langage secret que nous n'entendons point, et même quand nous l'entendons, nous ne le comprenons pas, tant le monde insouciant et la jeune fille qu'ils évoquent diffèrent du monde d'aujourd'hui et de la femme aux cheveux blancs, aux traits burinés, qui le traverse d'un pas lent. Pourtant c'est merveille de l'entendre égrener ses souvenirs, comme des fleurs fanées échappées d'entre les pages de la mémoire : « Tiens, ce champ... Je me souviens que cette année-là, quand on l'a asséché, je suis allée avec d'autres attraper les poissons qui se cachaient dans la boue. J'étais déjà engagée officiellement avec l'oncle Luc (qui est originaire de *Ninh Binh*), aussi, à chaque fois que je pêchais un poisson, les gens debout sur la diguette s'écriaient tous en chœur : "Celle de *Ninh Binh* en a pris un gros !" »

Elle ajoute, en se tournant vers moi : « À propos de pêche, ton père était un fanatique, un vrai de vrai. Il pouvait passer des journées entières à patauger dans les rizières... Je garde une image de lui, le pantalon retroussé, plongé dans la boue, un poisson dans chaque main et un troisième entre les dents ! Aujourd'hui encore, après tant et tant d'années, je revois le soleil étincelant sur les gouttes d'eau, sur les écailles grises et sur le ventre blanc, comme si le poisson souriait pour ton père. »

Nostalgie, nostalgie... Je repense aux propos de *Nhân* que, coïncidence ou accord profond, *cô* Luc démarque sans le savoir, dans son évocation d'un monde révolu, refermé sur lui-même et sur ses privilèges. Mais était-il vraiment si fermé ? En France, avant mon départ, on m'avait prévenu charitablement : « Tu verras, là-bas dans ce coin du *Nghê Tinh*, ce sont les pires bolcheviks de la terre. Ils ne pensent qu'à une chose : couper toutes les têtes qui dépassent du rang. »

Ce n'est pas tout à fait ce que dit *cô* Luc : « Au fond, les gens d'ici sont de grands sentimentaux. Par exemple, tout le monde dans le village garde le souvenir de ton père, mais... comment dire... d'une

façon extravagante. Quand il est parti faire ses études et qu'il s'est retrouvé coincé là-bas dans le Sud, des rumeurs folles ont couru à son sujet. Au bout d'un certain temps, c'était même devenu un personnage mystérieux, mythique, à qui l'on attribuait tous les phénomènes inexplicables qui survenaient dans le coin. Ainsi pour "les sandales près du puits"... En sortant du village, sur le chemin qui mène à Vinh en passant par les collines, il y a un vieux puits dont on ne sait plus qui l'a creusé ni à qui il appartient. Enfants, nous jouions dans les parages, dans ce qui pour nous était un pays de génies et de fantômes, de grottes et de rochers, et le puits nous semblait un passage vers des abîmes insondables... Quelques années après le départ de ton père, on a retrouvé sur la margelle du puits une paire de sandales, comme si quelqu'un les avait posées là pour se laver les pieds, puis les avait oubliées en partant. Aussitôt, dans le village, on a chuchoté que ton père était revenu, que les sandales étaient les siennes, qu'il se cachait dans les collines, qu'il en descendait la nuit pour aller voir sa famille...

« Les plus romanesques allaient jusqu'à dire qu'il avait rangé ses chaussures sur la margelle avant de se jeter dans le puits. Tu vois, conclut *cô* Luc, ce sont des sentimentaux. »

Justement, nous croisons un de ces sentimentaux sur un "pont de singe" qui enjambe un arroyo. C'est tout juste s'il ne tombe pas à l'eau quand *cô* Luc fait les présentations. Après s'être exclamé plusieurs fois *troi oi!* (juste ciel!), il décide de nous accompagner un bout de chemin. Pendant que *cô* Luc et lui évoquent le bon vieux temps (en ce qui les concerne, c'était plutôt le mauvais vieux temps), *Nhân* me dit en aparté :

« Il faut que je te parle de ce vieux bonhomme (*ông lão*). Enfant, *Thân* était assez malingre et sujet à de fréquents évanouissements. Cela inquiétait beaucoup notre grand-mère [une vraie matriarche, le véritable chef du clan!], car c'était *Thân* l'héritier du nom [*cháu đích tôn*, textuellement : le fils aîné du premier fils]. Rien n'était donc trop bon pour le "petit monsieur". Il portait autour du cou une petite racine de ginseng rouge, à mâcher pour quand il tombait dans les pommes ; et pour qu'il ne risque pas de se noyer en allant à l'école, grand-mère avait fait construire ici même un pont, un véritable pont avec des piliers et des planches en bois de teck, tu te rends compte ! Bref, après la Révolution, les paysans du coin se sont partagé le bois, et ce vieux bonhomme n'était pas le dernier... Attends, ce n'est pas fini. Il y a quelques années, un détachement de l'Armée populaire est passé ici, avec matériel et tout. Pluie, boue, arroyo infranchissable. Que crois-tu que fit notre vieux ? Il donna son lit⁵ pour servir de pont aux soldats.

— Oui, dis-je, ce sont des sentimentaux. »

Nous approchons maintenant du but de notre voyage, ou plutôt de mon voyage, car je suis venu essentiellement pour cela. C'est sur un faux-plat, au flanc d'une colline qui continue à monter sur notre gauche. Un banyan régnait là, dont il ne reste que des chicots, comme des verrues boursoufflées. Dominant la plaine, dans un isolement ostentatoire, trois tombes. Les deux anciennes sont celles des grands-parents de la famille, la troisième, plus récente, est celle de *chú* Quýnh, l'oncle cadet. L'histoire de *chú* Quýnh, c'est à la fois le résumé d'une génération et une tragédie personnelle. Rescapé de la réforme agraire, engagé dans l'Armée populaire, puis officier des transmissions, il avait fait toute la guerre de résistance contre les Américains. Dans les premiers mois de l'année 75, il était "planqué" avec son unité tout près de Saïgon, quelques dizaines de kilomètres, une misère. Jamais il n'avait été aussi proche de son frère, mais c'était comme si les séparait toute l'étendue de la Cordillère. Et puis, le dernier jour, il était entré dans la ville. À un carrefour, un camion l'avait renversé. Les mots manquent pour dire l'injustice d'une telle destinée.

Dans le vent froid qui souffle en plein soleil, *cô* Luc allume avec quelques difficultés des bâtonnets d'encens avant de faire sur les tombes les prosternations d'usage. Dans le silence de la montagne, sa voix s'élève, elle parle aux morts en la présence des vivants. En cet après-midi du vingtième siècle, à trente kilomètres et quelques de la civilisation industrielle, cela me fait un drôle d'effet de l'entendre s'adresser à ses parents et à son frère comme s'ils étaient là, assis devant elle, et qu'elle s'avance pour leur présenter le neveu lointain qui vient les voir par delà les mers. *Nhân* pleure sans vergogne. Je pense à toutes les choses qui devaient être dites, et qui ne seront pas dites, parce que la séparation est une mort, et la mort, une trahison. J'ai les yeux secs, mais m'écrase le fardeau invisible dont malgré

⁵ Traditionnellement, les Vietnamiens dorment sur des planches de bois.

moi je suis le porteur : souvenirs par procuration, retrouvailles par délégation, ambassade des espérances...

La cérémonie finie, nous redescendons la colline pour entamer la tournée rituelle des visites. Le téléphone de brousse a dû fonctionner, comme dans le cas de “la Française”, car sur mon passage, voisins proches et lointains s’invitent pour venir me voir. À peine suis-je installé quelque part pour le thé traditionnel que le voisin vient “faire un tour” (à moins qu’il ne soit déjà sur place !), puis c’est toute la famille du voisin, puis bientôt les amis du voisin, puis la famille des amis... Et le passé de ressusciter, et les questions de fuser, et le thé de couler pour fêter le retour de l’enfant prodigue. “Retour” car ils me considèrent bel et bien comme l’un des leurs, ces villageois sentimentaux, comme si en ma personne ils fêtaient mon père, comme si, par-dessus les excès d’hier et les injustices d’avant-hier, les souvenirs jetaient un pont reliant directement le jeune homme d’autrefois au jeune homme d’aujourd’hui. Ceux de la nouvelle génération m’interrogent, les yeux brillants, sur la vie dans les pays de la vieille Europe. Ceux de l’ancienne génération, riant dans leur barbiche, rassemblent leurs souvenirs de géographie pour faire du tourisme à travers mes récits.

Les ombres du soir s’allongent quand nous rentrons chez *cô* Luc, complètement sur les rotules. Surprise, qui voyons-nous devant la maison, pataugeant dans l’étang, le pantalon retroussé, la cigarette au bec, une épuisette à la main pour pêcher les crevettes ?

« Un instant, dit *cô* Luc, j’ai cru voir... »

C’est le cousin *Thân* en personne, venu de sa lointaine *Hai Phòng*. Comme à son habitude, il a “chiadé les correspondances”.

« De *Hai Phòng* à *Hanoi*, nous dit-il, j’ai fait l’ancienne route coloniale en mobylette. Une vieille mobylette bien française, s’il vous plaît, pas une de ces fringantes *Honda* sur lesquelles parquent les jeunes d’aujourd’hui. De *Hanoi* à *Vinh*, je me suis fait convoier dans la camionnette qui va distribuer chaque jour le *Nhân Dân* dans les villes de province. J’en ai profité pour lire le journal ! Et de *Vinh* à *Huong Son*, j’ai pédalé bravement à bicyclette au sommet de la digue qui longe la rivière... »

Il tient absolument à nous expliquer pourquoi nous l’avons surpris à la pêche aux crevettes : « Il y a une semaine, j’ai envoyé un télégramme à *Vinh* : Neveu français arrive (celui-là, ils l’ont bien reçu). La veille de mon départ, j’ai re-télégraphié : Préparer chien. L’employé des postes a protesté : Qu’est-ce que c’est que ce charabia ? Je l’ai prié de s’occuper de ses affaires. En arrivant à *Vinh*, j’ai vu le chien noir qui gambadait dans la cour, comme si de rien n’était : j’avais dépassé mon télégramme ! C’est pourquoi me voici en train de pêcher pour améliorer l’ordinaire. » Il ajoute :

« Cette nuit, je passerai à la production (*san xuat*) en grand, avec une lampe-torche.

— Il parle des grenouilles », me souffle *Nhân*.

La nuit a effacé ses moindres reflets. Au dehors, l’aube ne va pas tarder à blanchir le ciel et pourtant ici, dans la pièce noyée d’ombres, impossible de trouver le sommeil, après une journée si particulière. Et une soirée si singulière. Nous avons veillé tard, en compagnie d’amis et de voisins qui ne se résignaient pas à partir. Le papillotement des lampes à pétrole, l’odeur du feu de bois, la fumée des pipes à eau, tout se conjugait pour nous plonger dans une torpeur silencieuse. On n’entendait que les grognements béats d’un porcelet noir et rose qui se pelotonnait contre le foyer — preuve d’une longue habitude — sans crainte aucune des braises.

Thân finit par dire : « Qu’il se presse encore un peu plus dans le feu, et nous aurons du cochon rôti. »

Cela me rappela une histoire drôle, mais authentique. À propos de cochon, voici ce qui est arrivé à un *Viêt kiêu* de Paris. C’était à l’époque où le Cambodge faisait la une des quotidiens. En allant acheter son canard au kiosque habituel, notre ami s’entend dire par le marchand de journaux :

« Alors, il paraît que vous affamez les Cambodgiens ? C’est le R. P. Ponchaud qui l’affirme, depuis que vous êtes chez eux, vous leur bouffez même leurs chiens. »

Sans se démonter, notre *Viêt kiêu* rétorque :

« Eh oui, chez nous, on élève les cabots en batterie, mais même cela ne suffit pas à la demande ! Mais dites-moi, vous les Français, vous avez l’habitude répugnante de manger un certain animal... »

— Vous parlez des grenouilles ?

— Les grenouilles ? Ciel, non ! Vous avez déjà vu une grenouille garder la maison ? Vous tenir compagnie au coin du feu ? Vous lécher la main en cas de déprime ? Non monsieur, je parle du meilleur ami de l'homme, le cochon. »

Hilarité générale. Cela parut mettre Thân en verve :

« J'ai une histoire aussi à raconter. C'est moins drôle, mais plus personnel. C'était au temps où j'étais radio amateur... »

Sentant qu'il avait réussi à capter l'attention de son auditoire, il prit le temps de se caler confortablement et de tirer quelques bouffées. Aveuglés par l'obscurité, nous fixions fascinés le brasillement syncopé de sa pipe à eau — la lumière intermittente faisait sortir son visage de l'ombre, comme une tête sans tronc.

« C'était pendant l'été de 1968. L'offensive du Têt Mậu Thân, au printemps, avait soulevé dans le pays un élan indescriptible. Personnellement, j'étais dans un état d'exaltation permanente, je pensais (et je n'étais certainement pas le seul) que la fin était proche, que le rêve d'une génération allait prendre corps. Puis le printemps passa, et vint l'été. Quelle déprime ! Vue le loin, la machine de guerre américaine paraissait toujours aussi formidable — et la forteresse de Saigon, imprenable. J'étais à Vinh à cette époque. Le vent du Laos (*gió Lào*) soufflait de la Cordillère, desséchant les corps et les esprits. Ce soir-là, il s'était particulièrement déchaîné ; par moments, on se serait cru dans la gueule d'un réacteur d'avion. J'étais grimpé sur le toit pour chercher un peu de fraîcheur (quand souffle ce maudit vent, on n'a même plus peur des moustiques). Le ciel entier tremblait de chaleur et les étoiles palpitaient, des étoiles énormes, grosses comme des pavots. Au bout d'un moment, j'ai dû m'hypnotiser moi-même en les regardant, car elles me semblaient tourner sur leur axe et tomber vers moi, ou moi vers elles, et ce n'était plus le toit de la maison que je sentais sous mon dos, mais la dure rotondité de la Terre — j'étais une mouche collée sur un boulet de canon qui fonçait dans l'espace... Tout ça pour vous dire dans quelles transes, dans quel état second j'étais quand me vint mon idée. L'attente de toutes ces années, concentrée dans l'espoir de ce printemps, consumée dans la fournaise de cet été... J'eus tout à coup le besoin physique de *savoir*. Je voulais savoir ce qui se passait là-bas dans le Sud. Entendre à défaut de voir. J'eus l'idée de me fabriquer un poste de radio... »

Thân fit une pause théâtrale. Comme il ne tirait plus sur sa pipe, nous ne distinguions plus de lui, dans la lueur mourante des lampes, qu'un profil d'ombre d'où sortait la voix du passé — la voix de cet été 68.

« Il me fallut trois mois pleins pour aller au bout de mon projet. Je parlais... de rien. Je n'avais aucune connaissance, aucun matériel, aucune expérience. Rien. Je devins un rat des bibliothèques scientifiques. Je devins une mite rongeur les schémas d'électronique. Je devins une sangsue pour mes amis, mes connaissances, tous ceux qui travaillaient dans le domaine technique : je leur suçais leur temps, leur énergie, leur savoir. Pour leur sauvegarde comme pour la mienne, il vaut mieux ne pas révéler comment je me suis procuré, une à une, les pièces nécessaires. J'appris à souder. J'appris à bobiner, embobiner, rembobiner. Je fis cent métiers plus un... Enfin vint le grand soir. Je m'installai dans le verger, derrière la maison, sous mon jaquier préféré. Je mis le contact, et ce fut comme si je lançais une sonde dans l'éther. Mon potentiomètre n'étant pas étalonné, j'étais comme un pêcheur lançant ses filets au hasard pour ramener des bouteilles jetées à la mer.

« Bande après bande, fréquence après fréquence, j'explorais les spectres. Pendant ce qui me parut une éternité, je ne recueillis que des grésillements, des crachotements, des bourdonnements — c'était le murmure des électrons, ou les voix du silence... Imaginez ma frustration : j'avais mis trois mois à bricoler un appareillage qui ne me permettait même pas de capter la radio de Vinh ! La tête en feu et les doigts engourdis, je m'obstinais, en bon natif du Nghê Tinh... Enfin je perçus un soupir, puis un murmure, puis une voix — une voix ô combien lointaine, comme si elle venait d'un autre monde. Encore aujourd'hui, je ne sais pas sur quelle émission j'étais tombé. Probablement la BBC ou la Voix de l'Amérique, car c'était en anglais. J'entendais la moitié des mots, je devinais la moitié des phrases. Un éditorialiste célèbre parlait. Il s'appelait Walter quelque chose⁶. Il disait en substance : “J'ai beaucoup de sympathie pour le peuple vietnamien, car je comprends l'objectif de sa lutte. Or voici deux frères, élevés dans la même famille mais dont les chemins dans la vie se sont séparés. L'un est allé, des dollars plein les poches, se dévergondier sur les trottoirs de Brooklyn. L'autre est revenu des

⁶ Il s'agissait probablement de Walter Conkrite ou de Walter Lippman.

cathédrales du marxisme, brandissant les livres saints. Où est le vice, où est la vertu ? Je ne sais. Ce que je sais, c'est que ce ne sont plus deux frères, mais deux étrangers — si étrangers l'un à l'autre qu'ils ne pourraient vivre sous le même toit. C'est pourquoi je suis triste pour le peuple vietnamien, car il se bat pour une chose insensée : des cathédrales à Brooklyn." Oh ! cette voix d'outre-tombe ! Elle pénétrait en moi, elle me remplissait de sa certitude. Vrai, c'était bien un rêve insensé. Je crois que j'ai pleuré, seul au pied de mon jaquier. »

Thân avait parlé d'une traite. Sa pipe s'était éteinte. Il la ralluma avec des gestes lents et minutieux : « Et puis te voici, toi le cousin étranger. Je ne connaissais pas du tout ton visage. J'avais oublié celui de ton père. Qui l'eût dit ? Tu as vu ce pays du Nord jusqu'au Sud. Tu es revenu au village de tes origines. Tu as accompli un devoir longtemps différé. Nous nous sommes assis à la même table, avec les parents, les amis, les voisins. Nous avons parlé d'hier et d'aujourd'hui. Nous avons plaisanté sur les chiens, les grenouilles, les cochons. Et les cathédrales de Brooklyn... peut-être sommes-nous en train de les bâtir ? »

À l'approche du matin, j'ai fini par tomber dans une somnolence agitée. Les images de la journée tournaient dans un lent kaléidoscope. Je revois les tombes sur la colline, les sandales sur la margelle du puits... Le cousin Thân est dehors, en train de faire la guerre aux grenouilles, mais dans un demi-rêve éveillé, je le vois marchant le long des vagues, une époussette à la main pour recueillir les bouteilles jetées à la mer... Dans une sorte de projection sur le futur immédiat, comme cela arrive souvent entre veille et sommeil, je me vois me lever, ouvrir la porte, aller à sa rencontre : « Allons, encore un effort, lui dis-je, demain est un autre jour. Nous avons attendu si fort, pendant si longtemps, que maintenant tout nous est promis. »

Voyage en Occident⁷

Première partie

Voici bientôt deux mois que, du Nord jusqu'au Sud, des sapins canadiens aux cactus mexicains, je sillonne ce pays déconcertant, presque mythique, et je n'ai toujours pas trouvé la clé pour le comprendre. Dans le contact avec une nouvelle civilisation, une nouvelle culture, la première impression est souvent la bonne, mais ici je n'arrive même pas à me faire une impression nette, à force d'expériences ambiguës et de sentiments mêlés — fascination-répulsion, admiration-rejet —, comme si ma caméra refusait de fonctionner et prenait deux photos en une. Je pense à la fable de l'éléphant et des aveugles. Le premier aveugle, palpant la trompe de l'animal, s'écrie : « C'est un tuyau ! » ; le second, triturant son oreille : « C'est un éventail ! » ; le troisième, lui tirant la queue : « C'est un plumeau ! » ; etc. Dans l'œil de l'éléphant, je lis des chiffres : États-Unis d'Amérique, 250 millions d'habitants, 2 % de la population mondiale, 20 % de la production mondiale, ce qui veut dire qu'au hit parade du PNB par habitant, l'Américain moyen est 10 fois plus riche que le Terrien moyen, 100 fois plus riche que le Vietnamien moyen, 1,5 fois plus que le Français moyen... Mais même ces chiffres contribuent à obscurcir la réalité, car quelle est la signification d'une moyenne quand à l'intérieur d'un pays-continent se côtoient cinquante États aussi disparates que le bucolique Oregon, toujours vert (*The Evergreen State*) ; l'austère Utah, patrie des Mormons ; l'incroyable Nevada, où le désert arrosé de dollars laisse pousser des machines à sous ; et la Californie dorée sur tranche, nouvelle Babylone sur le Pacifique ? Et encore n'ai-je vu et parcouru que les contrées de la côte Ouest, laquelle, m'a-t-on dit, est aussi différente de la côte Est que Woody Allen l'est de Sylvester Stallone.

Des nombreuses pièces rapportées qui constituent l'Amérique, la dernière en date est la communauté vietnamienne, près d'un demi-million de personnes dont plus du tiers en plein Eldorado, je veux dire en pleine Californie. On les appelle *réfugiés*, mais le terme *immigrés* me paraît au moins aussi approprié. D'ailleurs les plus lucides d'entre eux se baptisent — objectivité ou dérision ? — *bananes*, c'est-à-dire *jaunes à l'extérieur, blancs à l'intérieur*. C'est-à-dire également qu'ils reconnaissent la réalité d'un phénomène d'assimilation qui, dès la prochaine génération, transformera les *Vietnamiens vivant en Amérique* en *Américains d'origine vietnamienne*.

Seattle, Washington

Comme les forts en géographie le savent bien, la capitale des États-Unis, la capitale fédérale, est Washington, D.C. (*District of Columbia*), qui se trouve sur la côte Est, alors que l'État de Washington, sur la côte Nord-Ouest, s'ouvre sur le Pacifique par le grand port de Seattle. Pour simplifier encore les choses, la capitale de Washington n'est pas Seattle, mais Olympia, et l'État lui-même a failli s'appeler Columbia, mais ceci est une autre histoire. Seattle, donc, est un port, mais Seattle c'est aussi Boeing. On n'imagine pas Seattle sans Boeing, pas plus qu'on ne pourrait imaginer Toulouse sans l'Aérospatiale, Paris sans la Tour Eiffel, Giscard sans d'Estaing, ou la choucroute sans la bière. La nébuleuse Boeing, avec ses bureaux, ses usines, ses chaînes de montage, ses terrains d'essai, les maisons de ses employés, s'étale sur près de cent kilomètres autour de Seattle et de ses villes-satellites. Quand Boeing éternue, c'est tout l'État qui tousse. Et quand Boeing est malade...

« C'était le cas, il y a deux, trois ans, me dit Vân. Dans ce cas, on n'hésite pas à dégraisser, en appliquant le principe : "dernier arrivé, premier viré" (*last in, first out*). J'avais six ans d'ancienneté, mais j'ai senti le vent du boulet. Ce sont les règles du jeu : pas de commandes, pas d'emplois. À l'inverse, en cas de commandes, on réembauche en priorité les licenciés de la précédente fournée. »

Vân (les nuages) porte bien son nom, car c'est un ancien pilote. Et un pilote de chasse, qui plus est. Un métier qui lui aurait valu, s'il ne s'était pas sauvé après la chute de Saigon, au moins dix ans de

⁷ Articles parus dans Doan Ket (novembre 1986 - janvier 1987)

rééducation. Pourtant c'est l'homme le plus doux que je connaisse, incapable de faire du mal à une mouche. Je me souviens de son engagement dans l'aviation : ce n'était nullement pour "casser du Viet", mais pour devancer l'appel. Il n'arrivait pas à se sortir de ses études universitaires, la conscription allait le rattraper, aussi, service pour service, avait-il choisi l'arme la plus prestigieuse, celle qui permettait de frimer un maximum. Je me rappelle encore les visites qu'il faisait à la maison, vêtu de noir, botté, ganté, armé de pied en cap. À mes yeux d'enfant (vingt ans déjà !), il sortait tout droit d'un film d'aventures. Encore un que l'Histoire a piégé...

Vân me raconte ses derniers jours à Saigon :

« Il y avait une de ces pagailles ! Les gens couraient dans tous les sens, tournaient en rond, comme dans une fourmilière en folie. C'était sauve-qui-peut et chacun pour soi — même à l'intérieur de la "grande famille", on a pu voir les petits lâchages, les petites lâchetés, les petites trahisons. Enfin, ici en Amérique, tout le monde s'est réconcilié, puisqu'il faut bien vivre... Moi, puisque j'étais pilote, tout un chacun (moi compris) pensait que je n'avais qu'à mettre les gaz et hop ! en Thaïlande. En réalité, ça ne s'est pas passé comme ça du tout. Les derniers jours, je me suis retrouvé coincé dans la base de Tân Sơn Nhut. On avait fermé les grilles pour empêcher l'extérieur d'entrer, et l'intérieur de sortir. Mon seul lien avec ma famille était le téléphone, qui fonctionnait toujours, Dieu sait comment et pourquoi. J'ai fini par appeler ma femme pour lui dire de se débrouiller pour partir avec notre petite fille. Tu imagines sa tête... Le dernier jour, vraiment le dernier, les gars de l'escadrille étaient là à faire la popote comme si de rien n'était. Puis quelques galonnés sont venus, qui nous ont dit d'aller nous reposer, faire la sieste après le repas, etc. Ils étaient aux petits soins pour nous, on aurait dû se méfier. Comme des enfants de chœur, nous sommes allés faire la sieste. Un vacarme épouvantable nous a réveillés : c'étaient les gradés qui fichaient le camp avec nos zincs ! D'un coup, ça été la panique. Je ne me souviens de rien, sinon de m'être rué vers les grilles de la base. Des soldats en armes m'ont refoulé. Ils avaient pour mission d'empêcher la foule qui se pressait à l'extérieur d'entrer, mais je crois que si j'avais essayé de forcer la sortie, ils m'auraient tiré dessus. Je suis revenu en courant sur la piste. Des avions décollaient dans tous les coins. Je me précipitais vers l'un, il s'envolait. Je me ruais vers l'autre, il s'envolait aussi. À bout de souffle, j'aperçois des gens qui chargent des bagages dans une jeep. Je les hèle, ils démarrent. Je bondis sur la voiture, j'agrippe la roue de secours à l'arrière, et je me fais traîner sur une centaine de mètres. Les gens ne voulaient pas s'arrêter. Heureusement que j'avais mes bottes d'aviateur ! Finalement, on s'est tous jetés dans un vieil avion-cargo qui a décollé poussivement, s'est traîné lamentablement au-dessus des rizières, s'est fait flinguer (une roquette qui a traversé le fuselage sans exploser) et nous a déposés en catastrophe sur un terrain thaïlandais. Adieu le Vietnam... »

Sous son ton léger, je sens percer l'amertume de Vân. Lui que j'ai connu plutôt apolitique — dans le mauvais sens du terme, mais apolitique quand même — exhibe maintenant dans son salon toute la quincaillerie de l'anticommunisme militant : le drapeau jaune à bandes rouges, les insignes de son escadrille, ses décorations, ses photos d'aviateur... Chez lui comme chez tant d'autres, les rancœurs de l'exil se sont cristallisées en une opposition irréductible. Et dérisoire. Car cette communauté-là vit dans un monde parallèle, disjoncté de la réalité, loin du Vietnam, loin de l'Amérique.

Loin du Vietnam

Loin, très loin du Vietnam : du pays des *Viêt công* ne filtrent que les nouvelles qu'on veut bien croire, c'est-à-dire celles qui vont dans le bon sens, c'est-à-dire les mauvaises nouvelles. Fiasco économique, catastrophes climatiques, imbroglio cambodgien... Rien n'est trop mauvais pour un régime que "le ciel punit" (*troi phat*). Et quand les nouvelles ne sont pas assez mauvaises, on en rajoute. Un quelconque "représentant" d'une prétendue "Résistance" (*kháng chien*) vient épisodiquement tenir des conférences pour parler de "La Situation" (*tình hình*) et, au ton dont les gens se colportent l'annonce, on sent les majuscules, on devine l'importance accordée au personnage, la primeur des "informations" qu'il apporte. J'ai beau m'esclaffer et dire à Vân que l'an dernier, j'ai parcouru le Vietnam du Sud au Nord sans voir l'ombre d'une "Résistance" (les ponts ne sont même pas gardés, c'est dire), que tout cela sent l'arnaque, que les gens en qui il place sa confiance et peut-être son argent, sont de la même race que ceux qui se sont sauvés avec son avion, je ne sais pas si je l'ai convaincu... Bien sûr, il existe, parmi les exilés, des gens sensés et surtout, objectifs. J'en ai même rencontré. Mais l'immense majorité reste crispée sur des positions définitives : le pays a été "perdu" (*mat nuoc*) en 1975 ; ceux qui ont pris le pouvoir ne sont pas

des Vietnamiens, mais des *Viet công* ; Johnson est un salaud, qui a vendu le Vietnam à la Conférence de Paris, et Nixon un héros, qui a miné le port de Hai Phòng et envoyé les B 52 sur Hanoi ; Stanley Karnow est un gauchiste, et pour tout dire, un traître, etc. Cette vision bloquée de l'Histoire n'aurait qu'une importance relative si elle devait disparaître avec l'actuelle génération. Malheureusement, elle se traduit par un refus de l'Histoire présente qui retentit sur la deuxième génération.

Les Vietnamiens de 10-15 ans en Amérique, on peut le dire, sont une génération perdue, ignorante de son passé (surtout du passé récent), incertaine de son avenir (ou plutôt, trop certaine : elle sera américaine). Quelle différence, me dira-t-on, avec la deuxième génération des *Viêt kiều* en France ? La différence est de taille, parce qu'il s'agit du fondement même de l'identité culturelle. Il n'est question ni de la langue (les écoles du week-end existent là-bas comme ici), ni des traditions (la "grande famille" s'est reformée là-bas, plus facilement encore qu'ici), mais de ce qui subsiste quand on a tout perdu, y compris quelques illusions : l'affectif. La fierté d'appartenir à un pays qui a montré quelque chose à la face du monde ; la compassion et la solidarité avec un peuple qui a subi plus que sa part d'épreuves... Ces sentiments, les *Viêt kiều* de France les ressentent et peuvent les communiquer à leurs enfants. Les exilés d'Amérique ne les ressentent pas, parce que leur irrédentisme les condamne à ne pas les ressentir. On ne peut pas aider un pays dont on souhaite que les difficultés (toutes les difficultés : naturelles, économiques, politiques) renversent son régime.

On ne peut éprouver aucune fierté à se réclamer du camp des Thiêu, Ky et autres Hoàng Co Minh (car les noms ont beau changer, ce sont les mêmes qui gesticulent aujourd'hui en criant "Résistance !"). Les sentiments négatifs ne se communiquent pas, ou peu. Résultat paradoxal : vis-à-vis des enfants, c'est le black-out. On ne leur parle pas vraiment du Vietnam, sinon pour dire des banalités (« les *Viêt công* nous ont chassés ») ou pour les envoyer au casse-pipes (chanter dans des meetings anticommunistes, par exemple). Les questions de fond, le vrai débat, ce sera pour plus tard, « quand ils seront grands ». Mais quand ils seront grands, ils seront Américains, eh oui ! J'ai bien observé les gamins de 10-15 ans, ceux qui sont nés aux États-Unis ou ceux qui sont partis du Vietnam si jeunes qu'ils n'en ont gardé aucun souvenir valable. Ils subissent la propagande de leur milieu comme on subit le catéchisme, les meetings rituels comme la messe dominicale. Du Vietnam lui-même, ils savent que c'est leur patrie, mais pas d'une façon affective, d'une façon abstraite, et même négative : le Vietnam, c'est un pays de malheur (dans tous les sens du terme), qu'il vaut mieux ne pas trop évoquer parce que ça fait pleurer la grand-mère, se renfrogner les parents et se disputer les journalistes à la télévision. À la limite, c'est un repoussoir, qui fait que l'assimilation devient plus qu'inéluctable, elle devient un recours... Il n'y a qu'à regarder l'accueil fait à Rambo II. Tous les enfants vietnamiens qui l'ont vu (et tous l'ont vu), sans exception, jurent leurs grands dieux que c'est un film formidable, où l'on s'éclate à massacrer les méchants, où l'on prend son pied... à casser du Viet. De la même façon, je suppose, les enfants des ghettos noirs applaudissent quand Tarzan casse du Nègre. Ce n'est bien entendu pas la faute des gamins : on ne peut prendre le temps de la réflexion, de la distanciation que si l'on dispose des éléments pour cela. Et c'est aux adultes de fournir ces éléments. C'est ce que les *Viêt kiều* de l'Union ont fait (du moins, je l'espère). C'est ce que les exilés d'Amérique ne peuvent pas faire, parce que ce serait saper les fondements mêmes de leur discours négatif.

Loin de l'Amérique

« Quand j'ai débarqué en Amérique, me dit Vân, nous nous sommes retrouvés, plusieurs pilotes et leurs familles, à San Antonio, Texas. Ce n'était pas un hasard, c'est simplement que notre ancien instructeur nous a servi de "tuteur" pour entrer aux États-Unis. C'est aussi lui qui nous a prévenus dès le départ : "Les gars, ce n'est même pas la peine d'essayer. Primo, vous n'entrerez pas dans l'US Air Force, parce que les militaires ne veulent pas de vous. Secundo, vous n'entrerez pas dans l'aviation civile, parce que les syndicats ne veulent pas de vous. Alors un conseil : reconvertissez-vous." Et puis, à ce moment, il y avait la question de la citoyenneté, tu comprends... C'est ainsi que je me suis retrouvé "janitor" dans une école (janitor veut dire "concierge", mais ici c'est d'"homme de peine" qu'il s'agit). Au bout d'un an, j'en ai eu marre, j'ai loué une camionnette et je nous ai déménagés, ma femme, ma fille et moi, jusqu'à Denver, Colorado, où j'ai suivi les cours d'une école de mécanique. Une fois le diplôme obtenu, pas de boulot. Alors j'ai reloué une camionnette, direction Portland, Oregon, d'où un camarade nous

avait fait signe. C'était l'hiver, on était au bout du rouleau, plus d'argent pour le motel, on dormait dans la voiture. À Portland, pas de boulot, alors je suis monté à Seattle, où j'ai travaillé pendant six mois dans une boîte d'import-export... chinoise. Puis, le gros lot, Boeing m'a embauché... »

Dans sa grande maison — l'équivalent américain du pavillon de banlieue —, Vân a reconstitué la grande cellule familiale, avec sa femme, ses trois enfants (deux sont nés ici), son beau-frère, la famille de celui-ci, et la belle-mère qui vient de débarquer, papiers officiels en poche. À quarante kilomètres (une misère, à l'échelle US), il y a encore la « cousine américaine », celle qui a épousé un Américain pur sang. Ce dernier est le seul élément exogène, si j'ose dire, car en dehors des relations de travail et d'immédiat voisinage, la communauté vietnamienne ne fréquente qu'elle-même. Forte seulement de quelques milliers de personnes — bien en dessous des concentrations excessives de San Jose ou d'Orange County —, elle n'en a pas moins sa rue à Seattle, à côté de Chinatown (la ville chinoise qui, elle, a plusieurs générations d'existence), ses restaurants, ses magasins, ses bijoutiers, bientôt sa place publique, qu'elle projette de louer à la municipalité... Autant les enfants tendent à l'assimilation (école, sorties, boums...), autant les parents vivent en cercle fermé, se visitant les uns les autres, organisant des activités communes (école du week-end, messe dominicale, parties de pêche...), mais toujours à l'écart des Américains. À voir les Vietnamiens vivre, à les entendre parler, on croirait que les « indigènes » n'existent pas. Ah ! ces indigènes qui ont « vendu » votre pays, mais en même temps qui vous ont « sauvé la mise ». N'existeraient-ils pas, qu'on serait débarrassé d'un bien gênant complexe d'amour-haine. Lee, l'Américain de la famille, n'est bien accepté que parce que, grâce à une souplesse étonnante, incroyable même, il s'est fondu dans le moule, il est devenu lui aussi une *banane*. Les vieilles dames ne tarissent pas d'éloges sur lui : « Lee ? C'est un *Viêt húa* ! [Américain transformé en Viêt] » Et de fait, à le voir servir de chauffeur à sa belle-mère, jouer des heures avec son fils dans le jardin pendant que sa femme reçoit ou visite, faire la cuisine le dimanche, on dirait l'exemple parfait du gendre asiatique. Un cas de mimétisme absolument confondant. Mais après tout, Lee ne fait rien d'autre, dans ses relations familiales, que jouer la règle du jeu vietnamienne, tout comme les immigrés, dans leurs relations de travail, sont obligés de jouer la règle du jeu américaine.

« Pour travailler, ça oui, je travaille ! s'exclame Vân. Je mène une vie de dingue. Je me lève à 5 heures du matin, je suis à 6 heures à l'usine, à midi je mange dans une gamelle ce que ma femme m'a préparé ; je sors à 4 heures de l'après-midi, à la maison je mange à 5 heures, je fais un petit somme, puis c'est reparti jusqu'à 11 heures du soir. »

Car Vân, comme de nombreux Américains, pratique « un job et demi ». Son « métier de la main gauche », celui qu'il fait le soir, c'est du nettoyage de bureaux.

« J'ai dégotté ça par l'entremise d'une « société » qui se spécialise dans ce genre d'entretien : elle signe un contrat avec un magasin, un immeuble, etc., puis elle sous-traite le boulot.

— C'est-à-dire que tu lui refiles une partie de ton salaire uniquement pour qu'elle te serve d'intermédiaire. N'as-tu pas l'impression d'être exploité ?

— Exploité ? Il faut être réaliste : personne ne m'a obligé à accepter ce travail. D'ailleurs, personne ne m'a demandé de venir en Amérique. C'est la règle du jeu. »

Ce que Vân ne dit pas, mais qu'il ne pense pas moins, c'est que lui aussi espère bien, une fois qu'il aura réussi à s'implanter et développer son réseau de contacts, jouer les intermédiaires et sous-traiter à son tour. C'est le système.

« C'est le système », m'a dit également Lee, la dernière fois que j'ai parlé avec lui. Il venait de perdre son demi-job d'appoint (dessinateur, à la pige, de plans d'architecte).

« J'ai fait une petite erreur, une seule. » Il fait un geste avec ses doigts. « Le jour même, ils m'ont viré. »

Pourquoi cette obsession du job supplémentaire ? Peur du chômage, souci de se constituer des réserves, ou simplement nécessité de rembourser des crédits trop nombreux ? Comme pour la plupart des Vietnamiens salariés, le travail que fait Vân est en dessous de sa qualification, mais très bien payé par rapport aux normes européennes. Le salaire moyen sur la côte Nord-Ouest est carrément le double du salaire français, mais toute comparaison entre les niveaux de vie est impossible si l'on s'en tient à la seule arithmétique. La couverture sociale, par exemple (assurance-maladie, assurance-chômage, retraite...) est réduite à sa plus simple expression (ce n'est pas une couverture, c'est un cache-misère), donc exige des compléments d'assurance qu'on prend chez les compagnies privées. Le salaire américain,

ainsi corrigé, est ramené à des proportions plus modestes. Il n'empêche : le logement n'est pas cher, les vêtements ne sont pas chers, la nourriture n'est pas chère, l'électricité n'est pas chère, rien n'est cher en fait. Et puis il y a le crédit, d'où, pour ceux qui prennent des risques et négligent la sécurité sociale (les accidents, ça n'arrive qu'aux autres), un pouvoir d'achat impressionnant, plus du double du pouvoir d'achat français.

« C'est bien simple, me dit Vãn, parti de rien, j'ai maintenant une maison de huit pièces avec trois salles de bains, double garage, deux voitures, chaîne hi-fi, télévision hi-fi, magnétoscope hi-fi... Et j'envoie de l'argent à mes parents. Pendant ce temps, mes camarades restés au Vietnam viennent juste de sortir du camp de rééducation, ils ont perdu leurs dents et leurs cheveux, et ils sont malades dans leur tête. Alors, dis-moi, est-ce que je n'ai pas eu raison de partir ? »

D'un point de vue strictement personnel, bien sûr qu'il a eu raison. Je n'ai même pas envie d'en discuter avec lui. Ou alors il faudrait discuter politique (ce qu'il m'interdit de faire), ou économie (mais alors il faudrait remonter au déluge). J'espère seulement qu'il est conscient des limites de son Eldorado.

« Une dernière question. Voudrais-tu aller vivre en Californie ?

— En Californie ? Jamais de la vie ! C'est un monde de fous, là-bas. »

Deuxième partie

Quiconque n'a jamais emprunté une autoroute américaine ne peut savoir ce qu'est l'errance à la Wim Wenders. Des journées entières passées dans le ronronnement du moteur et de l'air conditionné à regarder défiler un paysage grandiose et monotone, à suivre les ombres des nuages, à se demander où le ciel prend ses racines... Au bout de quelques heures, on plonge dans sorte de transe, hypnotisé, comme quand on regarde trop longtemps un feu de bois ou les vagues de l'océan. Si encore la route tournait, si elle faisait une boucle ! Mais non, toujours tout droit jusqu'au voisinage de l'infini. Toujours tout droit comme cette Hi Fi (*Highway Five*) sur laquelle nous roulons maintenant, Thanh et moi, de Seattle, Washington, à Portland, Oregon.

Easy Rider

Au pays des avaleurs de bitume, la distance se compte en heures. On prend la distance, on la divise par la vitesse maximale autorisée (55-60 miles/h, c'est-à-dire environ 90 km/h), sur l'autoroute on enclenche le *cruise* (un système de réglage automatique de la vitesse), et puis on regarde passer le temps. Pour les croisières au long cours, on dispose à bord de tous les petits riens sans quoi l'*American way of life* ne serait pas ce qu'elle est : la chaîne hi-fi, la réserve de coca-cola, le conditionneur d'air, le réfrigérateur, et parfois le téléphone... Je vois l'*Homo Americanus* installé dans sa voiture, non pas comme dans un objet artificiel, mais comme dans une excroissance naturelle de son propre corps — un peu comme la carapace que la tortue, au cours des âges géologiques, a développée à son propre usage. Imagine-t-on une tortue hors de sa carapace ? Elle aurait l'air toute nue ! Ici, sur la côte Ouest, tout est conçu pour que l'utilisateur ait le moins possible à sortir de sa bagnole : à la poste, où les boîtes aux lettres sont accessibles en voiture et situées à bonne hauteur ; à la banque, où l'on peut virer son chèque ou retirer du liquide, grâce à un système de tube pneumatique et d'interphone ; au *fast food*, où l'on peut passer commande, toujours par interphone, à un bout de la chaîne, puis rouler jusqu'à l'autre bout pour prendre livraison de son repas ; au *drive in*, où l'on peut regarder un film sur écran géant tout en mangeant sur un plateau (ou en faisant autre chose, mais ceci est une autre histoire).

Je demande à Thanh, qui conduit à côté de moi sans se fatiguer (avec le *cruise*, il ne risque même plus de crampe au pied, c'est écœurant) :

« Et les motards style *Easy Rider*, tu sais, ces chevaliers de l'asphalte qui caracolaient, guidon haut, sur les routes du Pacifique en dealant par-ci et sniffant par-là ? Je n'en ai pas vu.

— Ma parole, tu retardes d'une génération ! C'est une espèce en voie d'extinction. Par contre, ce que tu verras de temps en temps, ce sont d'énormes motos brillant de partout, avec des fontes grosses comme des valises (et servant de valises), et traînant des remorques. Et le motard, tu ne devineras jamais, c'est un bon vieux Papy des familles, bien calé sur sa selle, avec Granny derrière lui sur le porte-bagages. Ils sont bottés, casqués, et communiquent par talkie-walkie.

— On parle peut-être des mêmes, qui sait ? Hier Easy, demain Papy Rider...

— Et les *mât mât*, tu connais ? *Mad Max* quoi ! C'est une spécialité vietnamienne, si j'ose dire. Parfois un *bui doi* [poussière de la vie] complètement déboussolé par l'Amérique, saute sur sa moto ou dans sa bagnole et va se défoncer sur l'autoroute et pas à 60 miles, tu peux me croire ! Le dernier dont j'ai entendu parler fonçait même... à contre-sens. »

Nous venons de traverser la frontière de l'État et d'entrer dans l'Oregon. L'*Evergreen State* mérite bien son nom, déployant des deux côtés de la route ses armées de pins qui montent en rangs serrés à l'assaut des collines. Thanh continue à me parler des Vietnamiens et de leur « folie de la route ».

« Tu sais, les réfugiés d'ici racontent à qui veut (ou même ne veut pas) entendre qu'ils sont venus en Amérique “chercher la liberté”. S'il y a une liberté sans guillemets dont ils usent et abusent, et jusqu'à l'indigestion, c'est bien celle de se déplacer. Ils ont la bougeotte. Pour un oui, un non, ils déménagent. J'en connais qui habitent Chicago, Illinois, et n'hésitent pas, le week-end (le week-end !) à aller voir leur famille à Austin, au Texas. J'en connais un autre qui vit à Salem, Oregon (et pour cause, c'est moi) et qui va acheter des poissons (pas pour manger, des poissons d'agrément) à San Diego, Californie. C'est si... facile. Un coup de téléphone, et l'on saute dans sa voiture, ou dans l'avion. »

Pendant que Thanh parle, tout à coup une odeur épouvantable envahit la cabine : un mélange innommable d'huile rance, d'œuf gâté et de toutes les pourritures de la terre.

« Vite ! Ferme le conditionneur d'air !

— Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est que cette puanteur ?

— Ce sont les putois. Eh ! Nous sommes en pleine saison des amours. On va maintenant les sentir sur des miles et des miles. Inutile de te dire qu'il vaut mieux ne pas en écraser un. »

Étonnante Amérique.

Le long labeur du temps

L'obscurité est tombée doucement, comme sur la pointe des pieds. Nous poursuivons notre course irréaliste dans la nuit d'été. Je devine autour de nous le murmure des grandes forêts, au-dessus de nous, le regard indifférent des étoiles. Pour la centième fois, je me demande ce qui a pu pousser Thanh à quitter le Vietnam. Nous nous connaissons depuis l'enfance. Nous avons pratiquement grandi ensemble, usé nos culottes sur les mêmes bancs d'école. Seules les études supérieures en France nous ont séparés. Après avoir décroché un diplôme de sciences-éco, comme tant d'autres, Thanh s'est retrouvé en demi-chômage : une vacation par-ci, un intérim par-là. Alors il est rentré à Saigon en 1974. En 1975, il est reparti.

« Bah ! me dit Thanh. Si j'étais resté, je n'aurais pas eu d'ennui, je crois — du moins sur le plan politique. Je travaillais à la Banque du Vietnam, à un poste assez subalterne pour échapper aux coupeurs de têtes, assez élevé pour faire valoir mes compétences. J'habitais chez mes parents, leur petit commerce marchait bien. La guerre était lointaine, et nous vivions comme en dehors du temps. Je ne connaissais presque rien de l'histoire récente du pays, je ne faisais que refléter l'opinion de mon milieu. Si tu veux, j'étais anticommuniste par osmose. Et je suis devenu réfugié par panique. Il n'était pas question de rester... mais nous n'avions pas prévu de partir ! Si bien que le dernier jour, nous étions toujours là à tourner en rond, comme ces écureuils qu'on voit faire du sur-place dans leur petite roue de moulin. Le matin du 30 avril, après avoir guetté en vain un coup de téléphone (un oncle qui nous avait promis un tuyau, mais nous avons appris plus tard qu'il était parti dans la nuit, sans prévenir personne), j'ai embarqué mes parents dans ma voiture et, incroyable mais vrai, je les ai emmenés faire un tour en ville. Du diable si je savais où j'allais ! Alors que d'autres, qui avaient tout prévu de longue date, emportaient, qui son or, qui ses bijoux, qui ses dollars, sais-tu ce que nous avons jeté dans notre voiture, avant de sauter dans l'inconnu ? Des vêtements, des papiers d'identité, quelques photos de famille... le bric-à-brac pitoyable de l'exil. Au dernier moment, j'ai bourré mes poches de tous les billets que j'avais sous la main : c'était de l'“argent Thiêu”, cela n'avait plus que la valeur du papier, mais c'était plus fort que moi. Mes parents, eux, tu ne devineras jamais ce qu'ils ont emporté comme dernier viatique : les bulletins scolaires (!) de mon frère, un parfait mandarin celui-là, qui était resté en France pour accumuler des diplômes plus prestigieux les uns que les autres. Après cela, entre l'essentiel et le dérisoire, jamais plus je me permettrai de juger...

— Comment avez-vous quitté Saigon ? Pas en auto quand même ?

— Au centre de la ville, j’ai vu des voitures qui filaient à toute vitesse et qui avaient l’air de savoir où aller. Je les ai suivies. Nous nous sommes retrouvés sur le port. Il y avait là un vieux cargo à quai, tout rouillé, tout dégingué. Je vois encore le nom peint sur la coque délabrée : *Truong Xuân* (Printemps éternel). Le destin vous fait de ces clins d’œil — c’est presque le surnom de l’Oregon (*Truong Xanh* = Evergreen). Mais je radote... Autour du bateau, il y avait comme deux nuées. La première, c’était ceux qui voulaient partir, et pas que des bourgeois je peux te le dire. Pour tous les *bui doi* (poussière de la vie) qui traînaient par là, c’était l’occasion inespérée de découvrir d’autres horizons, de faire du tourisme quoi ! La seconde nuée, c’était tous ceux qui venaient voir les autres partir. Au premier rang, tous les déshérités du quartier : ils espéraient bien glaner quelques dépouilles, et ils n’avaient pas tort. Un gamin s’est précipité vers moi : “Monsieur, est-ce que je peux garer votre voiture ?” Je lui ai lancé les clés : “Tu peux la garer, et même la garder !” Nous étions presque bons derniers, les grilles se sont pratiquement refermées sur nous. Il y avait encore une bonne femme derrière nous, sa tunique s’est accrochée et s’est déchirée comme elle se faufilait. J’ai entendu un double cri — celui de la femme, celui de la foule — quand de l’ourlet du vêtement se sont échappés les bijoux qu’elle y avait cousus...

— Et quand avez-vous levé l’ancre ?

— Il devait être midi. Je pense qu’officiellement, la ville devait être déjà tombée. C’est drôle... Quand le char de l’Histoire vous passe dessus, on est quand même censé entendre, sentir quelque chose. Là, rien. J’étais comme anesthésié. Un monde s’écroulait, et je ne pouvais penser qu’à des trivialités dans le genre : comment me protéger du soleil alors que je n’avais pas de chapeau ; comment boire, alors que je n’avais pas d’eau ; comment aller faire pipi alors qu’on était debout sur le pont, plus serrés que dans un panier de crabes... Le *Truong Xuân* a descendu toute la rivière de Saigon, à la vitesse d’une tortue d’eau. J’entends encore le halètement de son moteur cacochyme. À chaque tournant, on s’attendait à être arrêtés, ou canardés, ou Dieu sait quoi. Mais non. On est arrivés au large. Puis les machines ont rendu l’âme. Puis le bateau a commencé à couler — du moins c’est ce que m’ont raconté plus tard ceux qui se trouvaient sur la passerelle. Un navire danois qui passait par là nous a recueillis, et nous a débarqués à Hong Kong...

— Vous êtes restés assez longtemps dans un camp de transit, je crois.

— Oui et non. Mes parents ont pu aller en France dès la première semaine, grâce à mon frère, tu sais, le mandarin. Moi, je suis resté neuf mois. J’avais choisi d’aller en Amérique, parce que j’estimais qu’il y aurait plus de possibilités pour moi (et j’ai eu raison, je crois). En plus, j’avais là-bas un correspondant, un bon copain américain que j’avais connu à la Fac, en France... Ce qu’on faisait au camp ? On s’ennuyait ferme. Au début, on n’avait même pas le droit de sortir, car les Anglais n’avaient qu’une peur, c’était de nous voir disparaître dans la population de Hong Kong. Les policiers nous suivaient même aux toilettes ! Pour tuer le temps, on jouait aux cartes, avec l’“argent de Thiêu”. La plupart n’avait que cette monnaie de singe, mais certains étaient cousus d’or, c’est le cas de le dire. Il y en avait un, le lendemain de notre arrivée, qui a fait sauter la banque rien qu’en échangeant l’or qu’il portait sur lui, autour de la taille : les guichets ont dû fermer parce qu’ils n’avaient plus assez de dollars !... N’empêche que, quelque temps après, il s’est bien fait avoir. Je ne sais pas d’où c’est parti, mais la rumeur s’est répandue dans le camp que les Américains allaient venir nous racheter l’“argent de Thiêu”. Pour les collectionneurs, disaient les uns. Parce que les Américains ont une dette envers nous, disaient les autres (tu sais comment sont les Vietnamiens, quand ils se mettent à divaguer). Bref notre richard s’est mis en tête de spéculer. Il a offert de racheter les “billets de Thiêu”, à bas prix bien entendu. J’ai vendu tous les miens, ce qui m’a fait de l’argent de poche pendant quelques semaines. Quant à notre spéculateur, il s’est retrouvé avec un matelas de “billets de Monopoly” qu’il ne pouvait même pas utiliser aux toilettes. Rien que ça, ça me dédommage presque de mes neuf mois d’ennui passés au camp. Enfin... Quand au bout de neuf mois m’est parvenue la nouvelle de mon “élargissement”, j’ai abandonné sur ma table, symboliquement, le livre que j’étais en train de lire. Comme par un fait exprès, son titre était : *Le long labeur du temps...* »

Memphis, Tennessee

Thanh poursuit son récit :

« Mon ami américain, Jerry Crook, m’a fait venir directement chez lui, dans le Tennessee. Son père, Crook senior, était un millionnaire excentrique de Memphis. Memphis, c’est la ville natale...

— D’Elvis Presley, je sais.

— La ville d’Elvis, tu parles d’une belle jambe ! Le trou du monde, oui. Des ploucs incroyables, ignares, incultes, et ils ont le culot de dire (le pire, c’est qu’ils le pensent) que Memphis, Tennessee, c’est le nombril de l’univers. Je me souviens que le père Crook avait des palpitations à la pensée que son fils aurait pu s’amouracher d’une Française. Pour lui, tous les Européens étaient des Cosaques ! Et à la manière dont il traitait les Noirs, les basanés, bref les non-WASP (*White Anglo-Saxon Protestants*), je me demande encore comment il a pu m’accorder l’hospitalité. Tu te rends compte ? Là-bas, ils sont une poignée de Blancs encerclés par une armée de Noirs, et ils vivent encore comme au bon vieux temps de la case de l’oncle Tom. Je me souviens d’être allé dans un magasin avec le père Crook, une des rares fois qu’il mettait les pieds en ville. Il y avait une queue à la caisse, que des Noirs. Sans sourciller, et sans que personne proteste, papa Crook est passé devant. Et pendant que la caissière faisait ses comptes, il tenait à haute voix des propos provocateurs, dans le style : “Moi, je n’ai rien contre les Noirs. La preuve : à la maison j’ai une domestique noire.” Et les autres, dans la queue, faisaient semblant de n’avoir rien entendu. Je crois que dans l’Est, à New York par exemple, ils lui auraient tout simplement cassé la gueule.

— Un vrai personnage, ce Crook. Tu m’as dit qu’il était millionnaire ?

— Oui, mais millionnaire parvenu. C’était en fait un vieux fermier rusé qui avait réussi des “coups” immobiliers. Les mauvaises langues disaient qu’il méritait bien son nom (*crook* = escroc). Sa blessure secrète, c’était que la bonne société le snobait, malgré ses millions. Il se rattrapait sur sa famille en jouant les despotes lunatiques. Une fois, pour ses noces d’or, d’argent ou de platine (je ne sais plus), il a demandé à sa fille, qui était enceinte de huit mois : “Dis donc, fifi, si tu entras en clinique pour faire sortir le bébé juste à la date de notre anniversaire de mariage ? Je crois que cela plairait à ta mère.” Avec le fils aîné, Jerry, c’était la guerre sourde. Jerry était en révolte contre sa famille et son milieu — comme je l’ai dit, plus fermé et plus borné comme milieu, tu meurs. Pour son père, c’était un raté. Ses “études” en Europe n’étaient qu’une de ses nombreuses “fugues”, mais je considère qu’elles l’ont sauvé, quand je le compare aux autres rejetons de la dynastie. Le fils cadet en particulier, qui n’ouvrait la bouche que pour parler sports, bagnole ou TV. Quand il mettait son casque intégral pour le foot-ball ou qu’il saisissait sa batte de base-ball... Brrr !

— Dis donc, tu étais tombé dans une véritable famille de feuilleton télé ! “Dallas, ton univers impitoyable...”

— Oui, je m’en suis vite aperçu. Le jour même de mon arrivée, j’ai reçu la visite de la presse locale. “Le Vietnamien qui est venu chercher la liberté à Memphis”, etc. J’ai même eu droit à ma photo dans les journaux. Je me disais : “C’est dans la poche. Les offres d’emploi vont affluer.” Rien de rien, oui ! Personne ne voulait se mouiller avec le père Crook, j’étais mouillé avec lui, personne ne voulait se mouiller avec moi. À la fin, je n’osais même plus me montrer avec papa Crook car, en ma compagnie, il avait la fâcheuse habitude d’accoster les gens : “Hey ! Voici un réfugié vietnamien, victime des communistes. Vous n’auriez pas une vieille couverture à lui donner ?”

— C’est rigolo ça.

— Tu parles ! Après quelques semaines j’ai trouvé un boulot et j’ai déménagé vite fait de chez les Crook... Quoi ? Mon boulot ? J’étais *the right man in the right place*, l’homme qu’il fallait à l’endroit qu’il fallait. Et pour cause, j’étais le seul candidat ! C’était une place de caissier de nuit dans un magasin 24/24 (ouvert 24 heures sur 24), dans le downtown (centre ville), en pleine “zone noire”. Le premier soir, le gérant est venu vers moi : “Tu sais tirer ?”, et il m’a fourré un revolver dans la poche. Toutes les nuits, à la porte du magasin, c’était la même faune, les mêmes cris, les mêmes bagarres. Une fois, j’ai dû donner les soins d’urgence à un type qui s’était traîné jusqu’à ma caisse, la tête en sang. Je n’en menais pas large, crois-moi. J’avais une peur bleue d’être “braqué”. Et une fois la caisse fermée, j’avais une peur bleue de rentrer chez moi. C’est bien simple, je rentrais en courant !

— Tu n’as pas dû tenir longtemps à ce régime.

— Non. C’est Jerry qui m’a sorti de là. Il m’a montré une annonce de l’État d’Oregon qui recrutait pour son ministère de l’Éducation, sur concours. Pas tout à fait ma spécialité, mais Jerry m’a rassuré : “Tu verras, ici aux États-Unis, les normes sont très basses, et ce pour tous les emplois.” Il avait raison. Je fus reçu haut la main. Par rapport aux autres candidats, je “planais”. C’est ainsi que je suis devenu fonctionnaire à Salem, Oregon. »

Salem, Oregon

Il y a Salem dans le Massachusetts, vieille ville de la Nouvelle-Angleterre rendue célèbre par les *Sorcières* d'Arthur Miller. Et puis il y a Salem dans l'Oregon, petite bourgade administrative accolée à la capitale industrielle de l'État, Portland. Bien sûr, Portland a sa Chinatown. Quant à Salem, avec seulement quelques centaines de Vietnamiens, elle n'a qu'un restaurant chinois (« pas cher, pas bon », dit Thanh) et un restaurant vietnamien dont la cuisinière lunatique tantôt travaille (« alors c'est bon »), tantôt ne travaille pas (« alors c'est mauvais »). La communauté vietnamienne aurait plutôt tendance à vivre en circuit fermé, n'eût été le Club des Carpes japonaises. Les carpes japonaises, comme leur nom l'indique, sont des carpes du Japon, une variété mutante qui a acquis, on ne sait trop comment, des taches éclatantes de toutes les couleurs — c'est à la carpe vulgaire ce que, disons, le zèbre est au cheval. Les collectionneurs les élèvent dans de grands bassins d'eau pure, les montrent dans des expositions, les échangent ou les vendent à prix d'or (jusqu'à mille dollars). Thanh a « attrapé le virus » et l'a communiqué à tous ses amis vietnamiens.

« C'est bien simple, me dit Thanh, dès qu'ils achètent une maison, ils abattent les arbres dans le jardin (c'est interdit par le contrat), ils creusent, comme des forcenés, des bassins grands comme des piscines, et ne sont contents que quand leur dizaine de carpes frétille dans l'eau distillée. Moi-même, quand je me suis installé, je n'ai regardé ni la maison, ni le quartier (j'ai eu tort d'ailleurs), seulement l'espace qu'il y avait dans le jardin... Viens par ici, je vais te présenter à ma carpe préférée. Donne-lui la main, elle te dira bonjour. »

J'ai rigolé, mais j'avais tort. Le poisson est effectivement monté à la surface et m'a mordillé le doigt en signe de bienvenue. Puis les yeux fixés sur moi (je le jure !), il m'a suivi autour du bassin comme un brave toutou.

« En dehors du Club des Carpes (dont je suis le « Premier secrétaire »), qu'est-ce qu'il y a comme autre activité ? Voyons voir... On peut descendre à Portland manger des *dim sum* à Chinatown. On peut faire des promenades en forêt : pins centenaires, ruisseaux bucoliques, superbes cascades... On peut faire de la musique... Bah ! c'est la vie de la province — une très petite, très lointaine province. Sans voiture, ce serait la mort. C'est pour cela que les vieilles personnes s'ennuient très vite et préfèrent aller vivre en Californie.

— Et ça te dirait, à toi, d'aller en Californie ?

— En Californie ? Très peu pour moi ! »

Et comme il a des lettres (françaises), Thanh ajoute : « C'est l'un de ces pays imbéciles où jamais il ne pleut. »

Les vacances aux États-Unis sont rares et précieuses, elles se comptent en jours et non en semaines. Aussi Thanh continuait-il à aller travailler en me laissant explorer, *pedibus*, les rues de son quartier et tâter la vie de la province. J'ai ainsi vu : à l'est, la voie ferrée ; au nord, l'aérodrome, heureusement fermé pour sécurité insuffisante ; à l'ouest, l'hôpital psychiatrique (celui-là même où l'on a tourné *Vol au-dessus d'un nid de coucou*) ; au sud-ouest, la prison de l'État ; au sud, la cité de transit où viennent s'installer les familles des détenus en attendant qu'ils sortent... Ça pourrait être mieux, mais ça pourrait être pire. J'ai vu une voiture au pare-brise truffé de trous de balles, comme dans *Bonnie & Clyde*. J'ai assisté à l'arrestation musclée d'un *dealer*, comme dans *French Connection*. J'ai reçu la visite d'un démarcheur en assurance-vie, et de deux démarcheurs en religion. Ces derniers étaient des Mormons. Ils portaient leur nom sur leur badge. Tous deux blonds aux yeux bleus, mais l'un s'appelait John Smith et l'autre Nguyễn Anh Ca (*Nguyễn, le frère aîné*).

Thanh m'a expliqué :

« Oui, certains Mormons changent de nom afin de mieux « prospecter » les milieux vietnamiens. Ce n'est pas que ceux-ci soient spécialement religieux, ils sont spécialement... chômeurs. Les Mormons offrent du travail à leurs convertis qui, en retour, versent 10 % de leurs gains à l'Église mormonne. Je ne sais pas qui pense être le gagnant dans ce genre de marché. »

Les derniers jours, j'ai fait une descente dans la bibliothèque de Thanh. Il y avait de tout, des livres de science-fiction à l'histoire de la guerre du Vietnam, par Stanley Karnow. Les revues, surtout, débordaient des étagères et envahissaient les chambres et la cuisine. J'ai proposé à Thanh de faire un nettoyage par le

vide. Il faut dire que je me suis montré efficace. Je lisais les magazines un à un, puis je les emportais dans l'arrière-jardin (un bonjour à la carpe en passant), je les fourrais dans la gueule du barbecue, j'allumais un autodafé et je remuais les cendres en méditant sur le *Long labeur du temps*.

Troisième partie

La Californie, on le sait, était un territoire mexicain avant de devenir, par la force des armes, un État américain. En témoignent, comme un chapelet tombé de la ceinture d'un Franciscain, toutes les cités aux noms de saints qui s'égrènent sur la côte du Pacifique, de San Jose à Santa Barbara, de Santa Clara à San Diego, jusqu'à cette mégalopole dans le sud où les anges volètent à tâtons dans le *smog* : Los Angeles.

A force d'entendre dire du mal de *Cali*, j'ai eu envie d'y aller voir. Et puis comment aurais-je pu ne pas y aller alors que là-bas vit ma cousine préférée, qui porte un nom de pierre précieuse, a le visage de phénix de Gene Tierney, et ne m'a pas vu depuis vingt ans ?

Cousin, cousine

Dans tous les pays, dans toutes les langues, *cousin*, *cousine* ont toujours un peu rimé avec le *vert paradis des amours enfantines*. Ah ! Ngoc... Vingt ans après, je me souviens d'elle comme d'un portrait déchiré. Il me revient le son d'une voix, l'éclair d'un sourire, mille gestes épars. Je me souviens comment les couleurs de ses robes rythmaient le passage des saisons. Comment son regard, quand elle rentrait en elle-même, devenait parfois opaque, comme une fumée. Comment sa voix prenait des accents ingénus quand elle me posait des questions insolubles : « Dis-moi, est-ce que les pierres ont une âme ? » Elle lisait Dostoïevski en vietnamien et il lui arrivait de toiser les gens comme si le monde lui appartenait. Mais ne lui appartenait-il pas ? Le futur était une promesse, le bonheur un dû, et l'on vivait comme si l'on ne devait jamais mourir... Puis est venue la première séparation, cette première annonce de la mort. Puis est passée l'Histoire, qui ignore les promesses et les dettes. Et puis me voici à l'aéroport de San Francisco, vingt ans après, ma valise à la main comme un collégien perdu, attendant que surgisse de la foule un fantôme du passé.

Vingt ans après, c'est le titre le plus beau de toute la littérature. Qui peut l'apprécier mieux que les Vietnamiens, eux que deux fois vingt ans d'aléas historiques ont contraints à conjuguer à tous les modes les verbes *partir*, *revenir*. Dire au revoir en pensant adieu, adieu en pensant peut-être. Reprendre une conversation vieille d'un an comme si elle datait d'hier, parce qu'un an, c'est comme un jour. Hausser les épaules en franchissant les frontières, mais (parfois) pleurer sur des lettres. Confier les noms au vent, le vent aux nuages et les souvenirs à la pluie... Il y a en nous (je veux dire nous, les Vietnamiens) une fibre de mauvais romantisme qui ne demande qu'à vibrer à la plus petite musique de nuit. À la *musique dorée* par exemple (*nhac vàng*), dont les mélodies mélancoliquement traînantes et les vers désespérés avec soin parlent encore et toujours d'amour et de séparation :

*Doi ta khong song vi nhau
khi ke o nguoi di
thoi thuong tiec lam chi.
Duong ve ngo toi hai noi,
co phai vi sao roi
dem ho hen het roi.*

Ne gardons-nous pas en chacun de nous une image secrète de l'adieu ? Tout à coup, au milieu de ce hall d'aérogare, dans cette foule étrangère, je me sens saisi d'un trac épouvantable : « Mais qu'est-ce que je fais ici ? Le temps ne revient pas en arrière. » Je me dis : « Je ne me souviens d'elle que par bribes et par morceaux, et voici que je vais devoir la réapprendre. » Je vois Ngoc qui vient vers moi, et je me dis : « Les adieux devraient être pour toujours. »

L'avenir du futur

Si l'on se réfère aux statistiques des cinq dernières années, les États de la côte Ouest ont contribué pour 72 % à la croissance américaine, alors qu'ils ne regroupent que 42 % de la population. Autant dire

que les portes de l'avenir s'ouvrent sur le Pacifique. De bons esprits le répètent depuis un certain temps déjà, mais dans leur optique, ils voient surtout une redistribution des cartes, un déplacement vers les rivages asiatiques (Singapour, Formose, Corée et, bien sûr, Japon) du centre de gravité économique.

Le Candide voyageur que je suis ne voit pas tout à fait la même chose. Redistribution du travail, oui. Mais perte du leadership américain ? J'en vois déjà qui bondissent « Comment, comment ? Pour la première fois dans le siècle les États-Unis sont débiteurs, leur déficit commercial avoisine les 150 milliards de dollars par an, des pans entiers de leur industrie s'effondrent (sidérurgie, automobile, électronique...), leur agriculture pédale dans le soja, et l'on vient encore nous parler de leadership ? » Oui, les Américains vivent au-dessus de leurs moyens (1 000 milliards de dollars de déficit cumulé, ce n'est pas rien). Oui, leur emprise sur l'économie mondiale diminue (leur PNB ne représente plus que le quart du PNB mondial, au lieu de la moitié en 1945). Oui, les nouveaux producteurs asiatiques leur taillent des croupières (l'industrie automobile japonaise est en train de s'installer carrément aux États-Unis). Mais ne confond-on pas production et leadership ?

Tout se passe comme si les Américains disaient à ces Asiatiques si besogneux, Coréens et autres Japonais : « OK les gars, on ne peut plus vous battre au boulot, pour ce qui est de la productivité, des bas salaires, de la paix sociale, vous êtes les champions. Alors vous savez quoi ? Travaillez pour nous, et nous consommerons pour vous. » Pourquoi se priver en effet, d'autant que les autres acceptent pratiquement d'être payés en monnaie de singe ? C'est visible à l'œil nu sur la côte Ouest : 90 % des voitures sont japonaises (Toyota, Honda, Nissan), 100 % des téléviseurs, magnétoscopes, chaînes hi-fi et autres. Et alors ? Que feront les Japonais une fois qu'ils auront équipé chaque ménage américain, et plutôt trois fois qu'une ? Revenir à la méditation zen ? Non, il est plus probable qu'à ce moment-là, les *wonder boys* de la Silicon Valley — ou d'une autre vallée, peut-être européenne — sortiront de leur atelier de garage quelque nouveau produit mirobolant, dont pendant quelques années ils tireront la substantifique moelle (et de substantiels bénéfices), le temps que les Japonais réorganisent leur production, leurs chaînes de montage et leurs circuits commerciaux pour les rattraper (l'exemple typique est celui de l'informatique). Machiavélisme ou ruse instinctive du capitalisme, peu importe. Les termes du nouveau *deal* me paraissent clairs : aux Japonais et leurs émules, la productivité ; aux Américains et leurs émules, la créativité. Voilà qui heurtera les admirateurs du « miracle » nippon, mais qu'on y réfléchisse en toute objectivité : depuis l'émergence du Japon comme puissance industrielle, qu'on me cite une seule découverte fondamentale, une seule percée technologique sortie des labos japonais. (Au premier qui trouve, j'envoie une photo de ma cousine.) Améliorations techniques, et parfois spectaculaires, oui. Invention conceptuelle, non. Alors, où est le leadership ?

Cette longue digression pour expliquer le vertige qui m'a saisi au contact de la Californie. Vertige devant la richesse, le dynamisme, le gaspillage, la puissance. Vertige de la fuite en avant, mais c'est en avant vers le futur — ici l'on prouve la marche en courant. À d'autres, les industries en décadence, l'agriculture en déconfiture. Ici l'on fait sortir des vergers du désert en montant l'eau sur des centaines et des centaines de kilomètres. Ici se sont mises en branle les industries de pointe (aérospatiale, informatique), celles qui brassent un maximum de matière grise et de valeur ajoutée. Et dès que la valeur ajoutée baisse, on brade et on passe à autre chose, comme un serpent en mue rejette ses vieilles peaux (ainsi, pendant mon séjour, la Silicon Valley a licencié 300 personnes d'un coup, principalement dans la fabrication de composants, maintenant concurrencée par les Japonais). Représentant démodé d'une vieille civilisation (et même de deux), je me sens plus que déphasé, dépassé par tant de virtuosité dans l'adaptation. J'ai l'impression décourageante que les crises pourraient s'abattre en rafales, *Cali* s'adapterait aussi vite qu'un voilier qui vire dans le vent... Nulle part mieux qu'au sud de San Jose, sur la route de Los Angeles, l'audace californienne n'apparaît dans toute son insolence : au détour d'une colline, l'automobiliste ahuri découvre tout à coup un bataillon d'éoliennes gigantesques, de toutes les formes, de toutes les configurations (bipales, tripales, diapasons, torsades) ; puis colline après colline, bataillon après bataillon, toute une armée de géants marchant à l'assaut du ciel — des centaines et des centaines de moulins à vent qu'aucun Don Quichotte ne se risquerait à défier...

« C'est insensé, n'est-ce pas ? », dit Ngoc qui conduit à mon côté. « Ça date du premier choc pétrolier. Les chercheurs se sont mis en quête de sources d'énergie bon marché. Ils ont construit ces éoliennes pour tester leur rentabilité. Même les Américains — je veux dire, ceux des autres États — sont

impressionnés... Combien il y en a ? Je ne sais pas, quelques centaines, un millier ? Bel essai, pas vrai ? »

Je ne réponds rien. Je suis légèrement groggy.

« Nous sommes battus, me dis-je. *Licked off*, comme ils disent dans le coin. Ici, à l'ombre de la Porte dorée, s'édifie la Nouvelle Babylone. Il y aura des trentenaires millionnaires, des génies analphabètes, les enfants de Mac Donald et du Coca Cola. Mais nos anciennes valeurs n'y auront pas leur place. »

San Jose, Californie

La Nouvelle Babylone n'a pas d'autre projet que la réussite, d'autre culture que l'écran cathodique, d'autre valeur que l'argent. De cette Trinité simpliste elle tire sa force, qui est celle du consensus : « Ce système est le meilleur, il n'y a pas à en douter, d'ailleurs il n'y a même pas à en discuter. » Credo auquel la colonie vietnamienne, à l'image de toutes les minorités (y compris l'opaque Chinatown) que l'Amérique a avalées l'une après l'autre, souscrit pratiquement sans réserve. Bien sûr, les immigrés vivent entre eux, en circuit fermé, mais à l'intérieur de leur communauté ils sont aussi américains que n'importe quel WASP, ils répercutent le Rêve Américain. C'est particulièrement net à San Jose, au sud de San Francisco, où Ngoc est venue s'installer avec sa famille à la suite d'un choix délibéré, je dirais même stratégique.

« Mon mari et moi, nous sommes tous deux médecins. Il nous fallait une communauté vietnamienne assez importante pour nous assurer une bonne clientèle. Et en même temps pas trop importante, pour éviter les problèmes de gangstérisme, de racket, etc. qui empoisonnent Orange County. Et puis, il y a le climat. Merveilleux, tu ne trouves pas ?

— Ouais, l'Afrique sans le palu, j'ai déjà entendu le slogan. »

L'agglomération de San Jose-Santa Clara, au sud de San Francisco, abrite la seconde colonie vietnamienne du pays (près de 80 000 personnes). On aurait tort cependant de l'imaginer comme une *Viet-town* grouillante et colorée, comme on imagine la Chinatown de San Francisco par exemple. À la différence des Chinois, la présence vietnamienne est en général assez discrète, l'*appropriation territoriale*, pour parler comme les sociologues, se remarquant moins dans l'habitat que dans le commerce. Même dans la Cité des Anges, où le nombre de *Viets* au km² est excessif, on est loin des 100 % de concentration de Chinatown. Seul un endroit affiche la couleur, si j'ose dire : Bolsa Avenue, la fameuse rue commerçante d'Orange County, pas loin de Disneyland. Au bord d'une route (une route, pas une rue) à plusieurs voies, sur une longueur d'un mile, derrière un portail prétentieux aux allures de pagode, commerçants, restaurateurs, pharmaciens, médecins... tiennent boutique. Les noms sont vietnamiens, bien qu'écrits dans toutes les langues, et parfois américanisés (la loi autorise à changer de nom en se faisant naturaliser : *Lê* devient facilement *Lee* ; pour les autres, il faut faire preuve de plus d'imagination). Mais les capitaux seraient chinois, murmure-t-on, comme s'il fallait, encore et toujours, fantasmer et complexer devant Chinatown.

Pour en revenir à San Jose, ce n'est qu'une bourgade sans gratte-ciel, grise sous le ciel bleu, que l'arrivée des Vietnamiens a tirée de sa langueur, en redonnant vie à un *downtown* qui se mourait doucement. Les affaires ont redémarré, on construit à nouveau dans le centre ville, les banquiers (surtout japonais), méfiants au début, accordent des crédits à tour de bras. La municipalité reconnaissante prête une oreille attentive aux desiderata de la communauté vietnamienne, laquelle négocie pour acquérir (acheter ou louer) une petite place sur laquelle elle hisserait le drapeau jaune à bandes rouges. Comme à Bolsa, yes sir !

« C'est bien simple, me dit Ngoc, autant les Noirs et les Chicanos sont des *losers*, autant les Vietnamiens ont maintenant une réputation de *winner*s. Comme je te l'ai dit, il suffit que je me présente à un banquier et, sur ma bonne mine, il est prêt à mettre de l'argent dans les projets les plus mirobolants. La rançon du succès, c'est que maintenant pas un Vietnamien ne peut acheter une boutique, une maison ou un terrain sans payer le prix fort (alors qu'avant, c'était l'inverse). Alors nous sommes obligés de faire acheter par des intermédiaires... »

J'ai remarqué le *nous* possessif de Ngoc, ce n'est pas la première fois qu'elle l'emploie. Cette communauté est sa communauté, San Jose est sa ville, ce pays sera (est) celui de ses enfants. Et moi je marche sur des œufs. Le premier jour déjà, j'en ai cassé quelques-uns. Elle m'a dit :

« Tu sais, je ne pensais jamais te revoir, de toute ma vie. »

Et moi, j'ai fait une mauvaise plaisanterie : « Tu devrais remercier les Vici. Au fond, sans eux, tu ne serais pas ici. » Elle m'a lancé ce regard par en dessous que je ne connais que trop bien : « Je n'ai à remercier personne, ni les VC, ni Dieu. »

La gaffe. J'avais pourtant fait un nœud à mon esprit, comme on fait un nœud à son mouchoir. Ne pas parler de son départ. Ne pas oublier que son père a disparu en mer. Il en est des gaffes comme du sucre : une fois qu'il a fondu, plus moyen de le rattraper.

Midday Cinderella

La famille de Ngoc pourrait être citée en exemple de la réussite, style américain — mieux, style californien. Arrivés comme réfugiés, elle, son mari et leur fillette de neuf mois, avec seulement quelques dollars en poche, « quatre exactement », les voici dix ans après, nantis d'un revenu et d'un statut social comme beaucoup en rêvent dans l'*upper middle class* américaine. Côté patrimoine, ce n'est pas mal non plus : une grande maison à la californienne ; un jardin fleuri où les oiseaux-mouches voltigent comme des fléchettes bleues ; une piscine non moins bleue où veille un robot sur roues, style R2-D2, qui se met en marche à intervalles réguliers pour ratisser les saletés. La réussite. Et pourtant... Pourtant, dans ma chambre, le soir, quand j'ai éteint la lumière (il suffit que je touche le pied de lampe avec ma main, encore un gadget californien), dans le doux vrombissement de R2-D2 qui arpente le fond de la piscine pour aspirer les fleurs de bougainvillée tombées pendant le jour, je reste étendu à regarder au plafond les ombres de la nuit se mêler aux ombres du passé, et me revient en mémoire un tableau que, dans le temps, j'avais regardé avec Ngoc. C'était une peinture sur soie dans le style chinois, représentant un paysage de rochers, de torrents et de brume, et dans cette Nature démesurée, une minuscule cabane, avec un minuscule personnage assis à sa fenêtre éclairée. Le titre en était : *Seul sur la montagne, rêvant de l'immortalité*. Et je me dis : « Qu'est-ce que c'est que cette vie ? »

*Pour eux les miroirs
C'est le plus souvent
Sans même se voir
Qu'ils passent devant...*

Qu'est-ce que c'est que cette vie ? Des deux semaines que j'ai passées ici, pas une journée ne surnage. C'est auto, boulot, dodo. De 9 heures du matin à 8 heures du soir. Le mot qui revient le plus souvent dans le vocabulaire de Ngoc est *schedule* (emploi du temps), à tel point que, par dérision, je l'ai surnommée *Midday Cinderella* (Cendrillon de Midi). À la maison, le jardinier passe la tondeuse, la femme de ménage passe le balai, la grand-mère passe le temps, comme elle peut, à arroser son potager. Les enfants laissés à eux-mêmes se partagent entre la piscine et la télé. "Partagent" n'est pas le mot exact, car la télé est allumée tout le temps, du matin au soir, dans toutes les chambres — n'importe quelle émission, pourvu qu'il y ait l'image. Ah ! la télé... Pour les enfants, c'est la nourrice, le moniteur, le tuteur. Pour les adultes, elle remplit les vides et les silences. Quand je lui en ai fait le reproche, Ngoc m'a répondu (en américain) : « Mais pourquoi ? Ceci est la vraie vie (real life). » La vraie vie en 300 lignes et en NTSC⁸...

Les Viêt kiêu de *Cali*, ceux du moins qui ont choisi *la libre entreprise*, avaient tout pour réussir : l'ingéniosité vietnamienne et l'argent américain. Le talent, le courage au travail, la débrouillardise avaient toujours été là, ne manquaient que les opportunités et les moyens — et ils se trouvaient ici, en Californie. On allait voir ce qu'on allait voir, assister à la naissance de l'*Homo Vietnamicus*, le vrai, enfin capable de damer le pion à tous les Japonais de la Terre... Or qu'a-t-on vu ? Rien. De nouveaux riches imbus de leur réussite matérielle, qu'ils croient due à leurs seuls efforts, oubliant l'essentiel : qu'ils n'ont fait que se greffer sur un système économique développé, et profiter de son effet multiplicateur. Crispés sur les certitudes que donne l'argent, ils rejettent les autres communautés. Les Américains ? Des balourds. Les Mexicains ? Des fainéants, tout juste bons à casser des cailloux sur les routes.

Les Noirs ? Ils ont remplacé le croquemitaine (*ông ke*) pour faire peur aux enfants : « Sois sage ou le My den [Noir américain] va venir le prendre ! » Convictions arrogantes, d'autant moins discutées que la plupart des *Viets* de *Cali* n'ont aucune culture, aucune connaissance des forces socio-économiques dont

⁸ Voir annexe

ils sont les sujets-acteurs. D'une certaine façon, ce sont les enfants d'une mésalliance : celle du provincialisme américain et de l'esprit de village vietnamien. Sous la surface polie et prospère, il suffit de gratter un peu pour que remontent les envies, les jalousies, les crocs-en-jambe... Ngoc n'est pas dupe de « sa » communauté, bien qu'elle lui doive sa consécration sociale (je suppose seulement que ses accès de lucidité se feront de plus en plus rares, car ils lui donnent le *blues*) :

« C'est terrible, me dit-elle, parfois j'ai l'impression d'avoir en face de moi des marionnettes qui gesticulent. Il suffirait de couper les fils, et elles s'écrouleraient, les bras d'un côté, les jambes de l'autre... Ce qui nous manque à nous Vietnamiens (soupir), c'est la solidarité. Comme celle que les Chinois par exemple se manifestent entre eux. »

La dernière mode à San Jose pour régler ses comptes et ses envies, c'est la lettre anonyme, dactylographiée et photocopiée à des centaines d'exemplaires, qu'on retrouve le matin dans sa boîte et qu'on lit en se marrant (sauf si l'on en est la cible). « Le pharmacien X, à force de trander la Sécurité Sociale, s'est fait pincer. Il officie le jour, mais la nuit il dort en prison. » (C'est possible, par une bizarrerie de la loi américaine.) « Le docteur Y fait de la chirurgie esthétique dans son cabinet, alors qu'il ne sait pas distinguer un nez d'une oreille. » (Légalement c'est possible, car les diplômés américains portent tous la mention *Medecine and Surgery*.) « Le juriste Z s'est disputé avec sa femme. À court d'arguments, il a saisi la photo de sa belle-mère et l'a mise dans son pantalon. » (Authentique, j'ai lu cette lettre.) Etc., etc. Je dis à Ngoc :

« Étant donné votre réussite professionnelle, un de ces jours vous serez certainement les sujets d'une de ces lettres, ton mari et toi.

— C'est inévitable. Je suppose qu'il faudra l'accepter comme une marque de consécration sociale. »

Tangos de l'exil

Côté loisirs, les *Viêt kiêu* de San Jose ne donnent pas dans l'originalité. Le dimanche, après la télé vietnamienne⁹, on va prendre un *pho* au *downtown* ou des *dim sum* à San Francisco (c'est une ville formidable, dont les gens d'ici s'obstinent à ne vouloir fréquenter que la seule Chinatown ; en deux semaines, j'ai appris à connaître *Frisco* mieux que Ngoc en deux ans). Certains week-ends, si l'on se sent « rouge » (*so do*, ce qui veut dire, non pas communiste, mais en veine), on va à Reno, Nevada, claquer quelques centaines de dollars au 21 ou dans les machines à sous (600 km aller-retour, et la *musique dorée* tout du long, je ne survivrais pas à une seconde édition). Et puis, certains soirs quand monte la nostalgie, on va au dancing, comme au bon vieux temps de Saigon. Pour me faire pardonner une gaffe, j'ai accompagné Ngoc, une fois, à l'un de ces bals du samedi soir. Par provocation, elle m'a emmené d'abord dîner dans une boutique de pho appartenant à la « Résistance. »

« Bon *pho*, mauvaise cause, ai-je dit.

— Quelle cause ? Des marchands de soupe, oui. »

Le bal de ce soir est en fait un bal de soutien à un *dancing* en déconfiture. Tout le gratin de San Jose est là, en costume cravate et en robe du soir. Que des Viets, pas un seul Américain à l'horizon. L'ambiance est ahurissante, surréaliste. Il y a là deux générations, mais pas celles qu'on croit : celle de Ngoc et celle d'avant — ce qu'il est convenu d'appeler la deuxième génération est pratiquement absente. Il y a les guirlandes, les paillettes, la boule de strass, la lumière noire. Il y a un orchestre, ou plutôt deux : l'un pour les *nhua*, l'autre pour les *giut gân* (pour ceux qui aiment que ça dégouline, et ceux qui aiment que ça chauffe). Quand le *nhua* l'emporte, c'est une vieille gloire de Saigon (dont je tairai le nom) qui gémit dans le micro. Quand c'est le *giut gân*, une jeune style Madonna se jette en hurlant sur l'engin comme sur... sur... (enfin, vous voyez ce que je veux dire). Dans l'intervalle, le maître de céans se dandine sur l'estrade, les jambes montées sur ressorts, les hanches sur roulettes, et ses pieds, mais oui ! ont l'air de pédaler dans la choucroute. Il caresse un tambourin ou secoue des bongos, rythmant des danses d'avant le déluge : rumbas, tangos, paso-dobles... Je cherche en vain mes mots, et je dis enfin à Ngoc, en français : « Terrassant ! » Tout le monde salue ma cousine, Madame le docteur par-ci, Madame le docteur par-là, signe de son importance sociale. Mais peut-être est-ce précisément pourquoi elle m'a amené ici : le *dancing* est une cérémonie sociale, où les gens s'exhibent et s'épient. Dans un coin, c'est le clan des *Thiêu*, dans l'autre le clan des *Xia* (CIA). Ngoc m'explique :

⁹ Voir annexe

« Les Xia, ce sont des médecins. Mais comme ils sortent de l'US Air Force, tout le monde les soupçonne de travailler pour la CIA.

— Et Thiêu, que vient-il faire dans l'histoire ?

— Mais il a de la famille par ici ! Il vient parfois en vacances. Je pense qu'il y est en ce moment même.

— Ah bon ? Je le croyais en Angleterre, bien planqué avec son or. Pour vivre heureux, vivons caché. »

Autour de nous, la conversation est retombée en terrain connu : famille, affaires, investissements, maisons, terrains, prix au m², crédits... Les oreilles me chauffent tellement que je décide de jouer un coup bas à ces nouveaux riches. Je dis :

« Vous n'êtes peut-être pas très avisés d'investir dans le coin. »

Et quand je sens que j'ai bien accroché leur attention :

« Vous vous rappelez le tremblement de terre de 1906, celui qui a rasé San Francisco ? Et la faille de San Andreas, vous connaissez ? Les scientifiques calculent que d'ici à la fin du siècle, il y aura certainement, "mathématiquement", un méga-séisme, dix mille morts dès la première minute. Ça s'annoncera par des micro-séismes à répétition. Quoi, vous me dites que ces dernières semaines... » Et j'y vais, mélangeant le vrai et l'invention, appelant à mon secours tous les films-catastrophes, de *San Francisco* à *Tremblement de terre*, de *Superman* au dernier *James Bond*, je leur brosse un tableau d'apocalypse...

Qu'est-ce que c'est que cette vie ? Je n'entends plus le ronronnement de R2-D2. Fatigué d'aspirer les saletés, il a dû se mettre en veilleuse. Moi aussi, je devrais, au lieu de philosopher dans le noir, les yeux ouverts. Je pense à celle qui lisait Dostoïevski, et qui ne lit plus que des revues de mode. Je m'imagine en train de lui dire :

« Midday Cinderella, retourne en arrière. Rappelle-toi le temps où nous admirions ensemble les couleurs du ciel. Si je t'avais dit à ce moment-là "Un de ces jours, tu ouvriras les ailes et tu prendras ton envol. Un de ces jours, tu deviendras une Citoyenne du Monde. Un de ces jours, tu iras en Amérique !", tu aurais souri et, doucement, tu m'aurais traité de fou. Mais voici que, par une ironie de l'Histoire, ma prophétie s'est réalisée. Tu as payé le prix, mais tu es vraiment devenue une Citoyenne du Monde. Épuise le champ du possible, dans ce pays qui ne connaît pas l'impossible. Le savoir à ta disposition, l'immensité domestiquée, l'espace et le temps à tes ordres. Imagine les livres, les bibliothèques, les laboratoires, les machines, les avions... J'en connais, si tout cela leur était donné, qui soulèveraient le ciel. Ne commets pas cette faute, de tuer la part du possible qui est en toi. Sors de toi-même, et vis comme si tu devais mourir demain. »

Oui, demain. Je lui dirai tout cela. Demain.

Annexe :

Vu à la télévision (américaine)

Techniquement, la télé couleur américaine est la plus mauvaise du monde : définition vaseuse (300 lignes, la moitié de ce qu'exige la norme française), couleurs criardes et baveuses (la norme s'appelle NTSC, ce que les mauvaises langues traduisent par *Never Twice the Same Color*, jamais deux fois la même couleur)... Les programmes sont hachés menu par la publicité : vingt minutes de film, dix minutes de pub, les téléspectateurs français ne connaissent pas leur bonheur. Les spectateurs américains se défendent comme ils peuvent. Il y a le *zapping* (changer de chaîne avec la télécommande). Sur les magnétoscopes, il y a le *pub killer* (qui saute les plages publicitaires). Une enquête récente a révélé des pointes de consommation d'eau pendant les émissions : les Américains profitent de la *pause pub* pour aller aux toilettes. Les annonceurs ont alors proposé de passer des *blancs* aux moments stratégiques. Mais d'autres annonceurs se sont immédiatement proposés pour louer ces blancs... On peut aussi, comme font certains, mettre pendant la pub des cassettes spéciales montrant... un aquarium ou un feu de bois. Ça repose.

La télé vietnamienne émet le dimanche pendant environ une heure. Elle est diffusée dans tout *Cali*, par cassettes si nécessaire. J'ai pu voir :

- une messe dominicale où le prêtre demandait de prier contre les communistes ;
- les ébats de quelques *go go girls* vietnamiennes. Pas mal comme danseuses, mais elles n'ont pas intérêt à montrer leurs genoux ;
- un chanteur très coté susurrer en vietnamien des sérénades de *nhac vãng* et de *cai luong*. Rien d'étonnant ? Sauf que c'était un Noir américain.